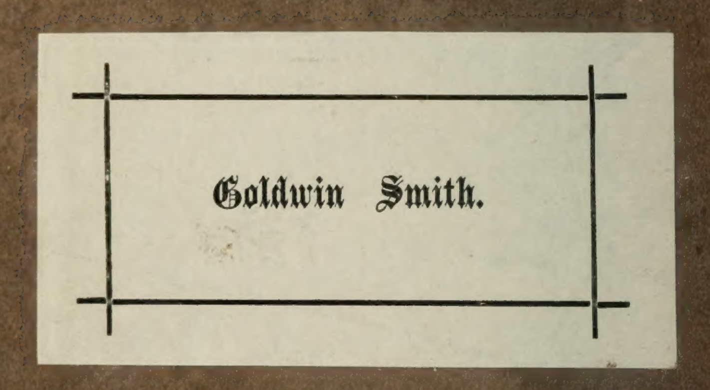

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006858 5


Goldwin Smith.

ŒUVRES

DE MOLIERE

ŒUVRES

DE MOLIERE.

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

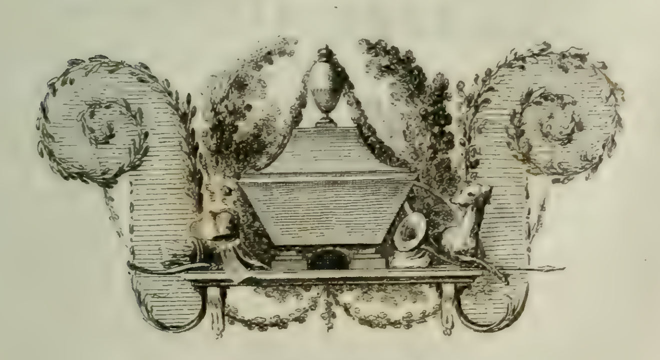
DES REMARQUES GRAMMATICALES,

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÈCE.

PAR M. BRET.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

An 13. — 1804.

LA PRINCESSE
D'ÉLIDE,
COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT.

On n'a pas cru devoir suivre l'ordre des anciennes éditions, pour l'impression de la *Princesse d'Elide.* Cette pièce étoit confondue parmi tous les détails des fêtes qui furent données à Versailles en 1664, depuis le 7 mai, jusques et compris le 13 du même mois. Sans priver le public de ces détails qui peuvent être amusans et curieux, on s'est contenté de mettre le tout dans un meilleur ordre. On a aussi changé le titre général de *Plaisirs de l'Isle enchantée* avec d'autant plus de raison, que ce titre ne convient qu'aux trois premières journées, qui seules sont comprises dans ce sujet; les quatre autres n'y ont aucun rapport, et on y a substitué celui de *Fêtes de Versailles* en 1664.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LA PRINCESSE D'ELIDE.

CETTE comédie-ballet en cinq actes, avec un prologue et des intermèdes, fut jouée pour la première fois à Versailles, le 8 mai, et sur le théâtre du Palais Royal, le 9 octobre 1664.

La superbe fête que Louis XIV, dans son nouveau palais de Versailles, donna à la Reine, sa mère, et à Marie-Thérèse, son épouse, sous le titre *des Plaisirs de l'Isle Enchantée*, offrit pendant sept jours tout ce que la magnificence et le bon goût du Prince, le génie et les talens de tous ceux qui le servoient, pouvoient enfanter de plus merveilleux et de plus varié.

L'Italien *Vigarani*, un des plus ingénieux décorateurs et des plus surprenans machinistes qu'on ait vus; le célèbre Lulli, qui annonça dans cette fête les charmes de sa mélodie; le président de Périgny, chargé des vers consacrés aux éloges des Reines; Benserade, si connu par son double talent de lier la louange du personnage dramatique avec celle de l'acteur; Molière enfin, le célèbre Molière, qui fit

les honneurs de la seconde journée par *la Princesse d'Elide*, et ceux de la sixième par un essai des trois premiers actes du *Tartuffe*; tout cela rendit cette fête une des plus étonnantes que l'Europe ait jamais vues.

Louis XIV n'avoit donné à Molière que très-peu de tems pour le spectacle qu'il lui demandoit, et tous les sujets n'étant pas propres à des fêtes aussi augustes, notre auteur chercha des secours ailleurs que dans ses propres idées.

Ce fut d'*Agostino Moreto*, auteur Espagnol très-estimé, qu'il emprunta la fable de *la Princesse d'Elide*, et ce fut une galanterie fine de la part de Molière, de présenter à deux Reines, Espagnoles de naissance, l'imitation d'un des meilleurs ouvrages du théâtre de leur nation.

Nous avons déjà dit que Molière étoit incapable d'une imitation servile, et ce fut en homme de génie qu'il évita les fautes, et qu'il augmenta les beautés de son original. Cependant, il faut en convenir, le genre sérieux et galant ne fut jamais bien propre au génie de Molière.

La pièce espagnole qui a pour titre *El Desden con El Desden*, dédain pour dédain, est en trois actes, et Molière porta la sienne à cinq, pour en multiplier les divertissemens.

Il fut si pressé, qu'il ne put mettre en vers que le premier acte, et la moitié de la première scène du second. Le reste fut dialogué rapidement en prose, et il y a quelques scènes dans les derniers actes où l'on s'apperçoit que Molière écrivit avec une précipitation qui ne permet de traiter les choses, ni avec

l'étendue, ni avec la délicatesse qu'elles demanderoient.

M. Louis Riccoboni, dans ses Observations sur Molière, au chapitre de l'Imitation, s'étend beaucoup sur la façon ingénieuse dont Molière enchérit sur son original. Nous croyons devoir y renvoyer le lecteur, pour n'être pas trop long sur un ouvrage qui ne nuisit point à la réputation de Molière, mais qui ne l'augmenta point.

Nous observerons seulement, à l'égard du prologue et des intermèdes, que le génie le plus marqué ne dispense personne de tomber dans l'insipidité de ce genre, et que Molière, égal, à cet égard, à nos rimeurs lyriques, écrivit dans son prologue, que

> Dans l'âge où l'on est aimable,
> Rien n'est si beau que d'aimer.

Et dans le cinquième intermède, que

> Quelque fort qu'on s'en défende,
> Il y faut venir un jour,
> Qu'il n'est rien qui ne se rende
> Aux doux charmes de l'amour.

Ce sont ces petites maximes plates, dont un opéra ne peut se garantir, qui donnèrent de l'humeur à Despréaux contre un genre qui, d'ailleurs, offrit par la suite de grandes beautés sous la plume de Quinault. L'exemple de Molière auroit dû, auprès de cet austère censeur, servir d'excuse pour l'auteur d'*Alceste* et d'*Armide*.

Quelqu'un a mis en vers les quatre actes en prose de *la Princesse d'Elide*; mais les ouvrages les plus

foibles des grands hommes gagnent bien rarement à passer par d'autres mains.

Au mois de juillet 1718, on joua au théâtre italien une pièce intitulée *les Amours à la chasse*, qui étoit *une mauvaise imitation de la Princesse d'Elide*, à ce que disent les Lettres historiques sur les spectacles de Paris, 1719. Cette pièce étoit précédée du *Défiant*, et l'une et l'autre étoient de M. Coypel.

Cette comédie de Molière, ainsi que sa *Psyché*, furent traduites au commencement de ce siècle par Riccoboni, qui les fit jouer en Italie, avant de venir en France.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS, chantans.
VALETS DE CHIENS, dansans.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

IPHITAS, Prince d'Elide, père de la Princesse.
LA PRINCESSE D'ELIDE.
EURIALE, Prince d'Ithaque.
ARISTOMÈNE, Prince de Messène.
THÉOCLE, Prince de Pyle.
AGLANTE, cousine de la Princesse.
CINTHIE, cousine de la Princesse.
ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.
PHILIS, suivante de la Princesse.
MORON, plaisant de la Princesse.
LYCAS, suivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

MORON.
CHASSEURS, dansans.

SECOND INTERMÈDE.

PHILIS.
MORON.
UN SATIRE, chantant.
SATIRES, dansans.

TROISIÈME INTERMÈDE.

PHILIS.
TIRCIS, berger chantant.
MORON.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMÈNE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS et BERGÈRES, chantans.
BERGERS et BERGÈRES, dansans.

La Scène est en Elide.





J. M. Moreau le j.ne inv. — J. Le Veau Sculp.

PROLOGUE DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AURORE, LYCISCAS *et plusieurs autres* VALETS DE CHIENS *endormis et couchés sur l'herbe.*

L'AURORE *chante.*

QUAND l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle ;
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer ;
Dans le tems où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCENE II.

LYCISCAS, *et plusieurs* VALETS DE CHIENS *endormis*, TROIS VALETS DE CHIENS *chantans, réveillés par le récit de l'Aurore.*

TOUS TROIS ENSEMBLE *chantent.*

Holà, holà. Debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout;
Holà, ho, debout, vîte debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent par-tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vîte debout.

(*à Lyciscas endormi.*)

Qu'est ceci, Lyciscas? Quoi, tu ronfles encore;
Toi, qui promettois tant de devancer l'Aurore?

Allons, debout, vîte debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vîte debout, dépêchons, ho, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant.*

Par la morbleu, vous êtes de grands braillards, vous autres, vous avez la gueule ouverte de grand matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par-tout?
Allons, debout, Lyciscas debout.

LYCISCAS.

Hé, laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vîte, debout.

LYCISCAS.

Hé, je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je....

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien, laissez-moi, je vais me lever! Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela, vous serez cause que je ne me porterai pas bien de la journée; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme; et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive.... que.... on est....

(*Il se rendort.*)

PREMIER.

Lyciscas.

DEUXIÈME.

Lyciscas.

TROISIÈME.

Lyciscas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas.

LYCISCAS.

Diables soient les brailleurs! Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout;
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah, quelle fatigue, de ne pas dormir son saoul!

PREMIER.

Holà, ho!

DEUXIÈME.

Holà, ho!

TROISIÈME.

Holà, ho!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho! ho!

LYCISCAS.

Ho, ho! La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlemens! Je me donne au diable, si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je....

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Que le diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en se levant.*

Quoi, toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter ? Par la sang-bleu, j'enrage. Puisque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho, messieurs, debout, debout, vîte ; c'est trop dormir. Je vais faire un bruit du diable par-tout.

(*Il crie de toute sa force.*)

Debout, debout, debout. Allons vîte, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout : debout, debout, Lyciscas, debout. Ho, ho, ho, ho, ho.

(*Plusieurs cors et trompes de chasse se font entendre ; les valets de chiens que Lyciscas a réveillés, dansent une entrée.*)

FIN DU PROLOGUE.



LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude;
Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses loix, et me brave à son tour;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui soufre qu'on le domte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvemens
Ou je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentimens?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est mal aisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;

Mes regards observoient en vous des qualités
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
J'y découvrois un fond d'esprit et de lumières ;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand et l'ame fière;
Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour :
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour ;
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'alégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

EURIALE.

Si de l'amour un tems j'ai bravé la puissance,
Hélas, mon cher Arbate, il en prend bien vengeance!
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abymé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide ;
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Elide,
Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmans,
Arme contre l'amour ses jeunes sentimens,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amans qui briguent sa conquête.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup-d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.

Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité.
Ce que n'avoient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon ame fit naître
Un transport inconnu dont je ne fus point maître:
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits;
Et mon esprit jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillans d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés,
Du desir de paroître à ces jeux renommés,

Où l'illustre Iphitas, père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse;
Et nuls empressemens, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlans desirs?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces princes soumis,
Que le titre d'amans lui peint en ennemis?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les respects assidus:
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence:
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière,
Que votre ame à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment;
Mais quand une ame est libre, on la force aisément;
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame;
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait, tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence;

Et, peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le tems que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris.

ARBATE.

Moron, seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu,
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître;
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries:
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder;
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite;
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes états ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *derrière le théâtre.*

Au secours! Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON *derrière le théâtre.*

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON *entrant sans voir personne.*

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.

(*Rencontrant Euriale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.*)

Ah! je suis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête,
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,

Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

Oh! que la princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs ?
Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-tems que je ne puis souffrir.

EURIALE.

Dis-nous donc ce que c'est ?

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice !
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et, la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-tems de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grace,

Et faire voir.... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah, oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché;
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et m'ajustant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour....

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,

Qui, parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... Je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot....
J'ai jeté tout par terre et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux....

MORON.

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise....

MORON.

Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise:
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit: voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.

EURIALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle....

MORON.

Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De tems pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est, chez la princesse, une affaire d'état.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'amour de déïté de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes par fois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme;

Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mère, dans son tems, passoit pour assez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle ;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux ;
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père,
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que durant ce tems il avoit l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.
Baste. Quoi qu'il en soit, je veux par mes travaux....
Mais voici la princesse et deux de nos rivaux.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURIALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé, pour moi, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Etoit une aventure, ignorant votre chasse,
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grace;

Mais à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THÉOCLE.

Pour moi, je tiens, madame, à sensible bonheur,
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît ;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler ?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse enfin mes plus fréquens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire, moi seule, à ma propre défense ?
Certes, avec le tems, j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.
Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,

D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchans que lui.

THÉOCLE.

Mais, madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours;
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCENE IV.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

Hé, a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire.

ARBATE *à Euriale.*

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.

Son heure doit venir, et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux.
Et je...

EURIALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent le gagner;
Et le Dieu qui m'engage à soupirer pour elle,
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui. C'est lui d'ou me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance...

EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

MORON.

Jusqu'au revoir.

PREMIER INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

MORON.

Pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis!

SCENE II.

MORON, UN ÉCHO.

L'ÉCHO.

Philis.

MORON.

Ah !

L'ECHO.

Ah !

MORON.

Hem.

L'ÉCHO.

Hem.

MORON.

Ah ! Ah !

L'ÉCHO.

Ah!

MORON.

Hi, hi.

L'ÉCHO.

Hi.

MORON.

Oh.

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Oh.

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

L'ÉCHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ÉCHO.

Hon.

MORON.

Ah!

L'ÉCHO.

Ah!

MORON.

Hu.

L'ÉCHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

SCENE III.

MORON *appercevant un ours qui vient à lui.*

Ah, monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Hé, hé, hé ! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. La,

(Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.)

la, la, la. Ah ! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite ! Elle a tout-à-fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah ! beau poil, belle tête, beaux yeux brillans et bien fendus ! Ah ! beau petit nez ! Belle petite bouche ! Petites quenottes jolies ! Ah ! belle gorge ! Belles petites menottes ! Petits ongles bien faits !

(L'ours se lève sur ses pattes de derrière.)

A l'aide ! au secours ! je suis mort ! Miséricorde ! Pauvre Moron ! Ah, mon Dieu ! Hé, vîte, à moi, je suis perdu.

(Moron monte sur un arbre.)

SCENE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON *monté sur un arbre, aux chasseurs.*

Hé, messieurs, ayez pitié de moi.

(Les chasseurs combattent l'ours.)

Bon, messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel, daigne les assister! Bon. Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon, en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons mes amis. Bon, poussez fort, encore. Ah, le voilà qui est à terre, c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour lui donner cent coups.

(Moron descend de l'arbre.)

Serviteur, messieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

(Moron donne mille coups à l'ours qui est mort.)

ENTRÉE DE BALLET.

Les chasseurs dansent pour témoigner leur joie d'avoir remporté la victoire.

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

Oui. J'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans
Vos retraites ici me semblent hors de tems,
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.

Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort, si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être,
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame!
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et, vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

AVIS. *Le dessein de l'auteur étoit de traiter toute la comédie en vers. Mais un commandement du roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en prose, et de passer légérement sur plusieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage, s'il avoit eu plus de loisir.*

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie ; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles ? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe ? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses

épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut ; et je ne puis souffrir qu'une ame, qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CINTHIE.

Hé ! madame, il est de certaines foiblesses, qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée ; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu....

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissemens ; et, si jamais j'étois capable d'y descendre, je serois personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame. L'amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être....

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits ; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chi-

mère, et qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais, enfin toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire ; et c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'amour contre les sentimens de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi, madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez long-tems, et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous *(Il montre Philis.)* avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; et, puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoi, Moron se mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle et d'Ithaque, et celui de Messène.

LA PRINCESSE.

O ciel, que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il résolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCENE IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMENE, THÉOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont

je puis vous assurer également; l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cet aversion naturelle. Me donner un mari, et me donner la mort, c'est une même chose; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela, parlez, seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentimens, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver: et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre; et que parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce

matin un sacrifice à Vénus ; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'état, ni avantages d'alliance ; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer : mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître.

THÉOCLE *à la princesse.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose par-tout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURIALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout

avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON *à part.*

Ah, quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de

tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course, mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, madame. L'entreprise est périlleuse; et, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah, n'appréhendez rien, je vous prie! Allons, je vous réponds de moi.

FIN DU SECOND ACTE.

SECOND INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, MORON.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah, cruelle, si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vîte.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé, demeure un peu!

PHILIS.

Je ne saurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON *retenant Philis.*

Je ne te laisserai point aller....

PHILIS.

Ah, que de façons !

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé, Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux tu me....

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde au moins ; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit.

(*Après avoir fait une scène de gestes.*)

Ah, Philis !... Hé...

SCENE II.

MORON *seul.*

Elle s'en fuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon. Voici justement mon homme.

SCENE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

La, la, la.

MORON.

Ah ! Satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a long-tems. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE *en chantant.*

Je le veux. Mais auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON *bas à part.*

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sauroit
(*haut*)
parler d'autre façon. Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter ?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse ? Peste !

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Cloris
Fit, dans un sombre bocage,
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savans à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron demande au Satyre une chanson plus passionnée, et le prie de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE *chante.*

Dans vos chants si doux
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, si la cruelle
Se met en courroux

Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

Ah, qu'elle est belle ! Apprends-là moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat, toi-même.

ENTRÉE DE BALLET.

Le Satyre en colère menace Moron, et plusieurs Satyres dansent une entrée plaisante.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

Il est vrai, madame, que ce jeune Prince a fait voir une adresse non-commune, et que l'air dont il a paru, a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grace de votre danse et la douceur de votre voix, ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

EURIALE.

Ah, Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles! Elle est adorable en tout tems, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit, passoient jusqu'au fond de mon ame, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon, traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvemens dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne,

et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre; et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque.

MORON.

Ah, madame, il y a long-tems que nous nous connoissons !

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue ?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Etois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait ?

MORON.

Oui, madame, j'y étois ; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal, il le mériteroit bien ; mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

MORON.

Lui ? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse ?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *allant au-devant d'Euriale, et lui parlant bas.*

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez: mais songez bien à continuer votre rôle ; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas long-tems avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur ; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir à votre âge cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence ; et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme ; et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EURIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit.

EURIALE.

Moi, madame, point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur....

EURIALE.

Non, madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maitresse à

qui je consacre mes vœux; et, quand le ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et l'ame; enfin, quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE *à part.*

A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON *à la princesse.*

Peste soit du petit brutal! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *à part.*

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON *bas au prince.*

Bon. Courage, seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE *bas à Moron.*

Ah, Moron, je n'en puis plus! et je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Il ne vous en doit rien, madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, madame, que je suis tout à votre service?

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne et les avantages de

ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentimens par la douceur de quelqu'espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne physionomie; et je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire. Mais, madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît?

LA PRINCESSE.

Ah, ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son ame est entiérement insensible. Allons. Je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Viens, Tircis. Laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire. Il y a long-tems que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS *chante.*

Tu m'écoutes, hélas, dans ma triste langueur!
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le tems amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moi.

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah, ah, je vous y prends, cruelle! Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui; et l'on écoute volontiers les amans, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose; et quand....

PHILIS.

Tais-toi. Je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah, cruelle!....

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS *chante.*

Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,
Par le printems vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon ame ne reprend pas
La joie, hélas, que j'ai perdue !

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix ! Ah, nature marâtre ! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un estomac, un gosier, une langue comme un autre? Oui, oui, allons. Je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, dis. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

(Il chante.)

Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon cœur.
Ah, Philis, je trépasse;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?

Vivat, Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui, et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je veux te montrer que je me fais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah, quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime!

MORON *à Tircis.*

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron. Meurs promptement
En généreux amant.

MORON *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais (*à Philis.*) faire honte à tous les amans. Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Vois ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je suis votre serviteur. Quelque niais....

PHILIS.

Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

FIN DU TROISIÈME INTERMÈDE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRINCE, comme jusqu'ici nous avons fait paroître une conformité de sentimens, et que le ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, et même aversion pour l'amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un Prince m'a frappé aujourd'hui les yeux; et mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux

vœux de tout un Etat ; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE,

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

EURIALE.

Si j'étois dans votre cour, je pourrois vous le dire ; mais, comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

EURIALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien Prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix ; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le Prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURIALE *à part.*

O ciel !

LA PRINCESSE *bas à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON *à la Princesse.*

Bon, madame. (*au Prince.*) Courage, Seigneur, (*à la Princesse.*) Il en tient. (*au Prince.*) Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce Prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

MORON *bas au Prince.*

Remettez-vous et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit ?

EURIALE.

Je le suis, à la vérité ; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres, deux ames

en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentimens, qui aient fait éclater dans le même tems une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince votre père.

MORON *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur !

SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah, Moron, je n'en puis plus; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagême avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah, ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le Prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au Prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Itaque, madame ?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir ; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entiérement.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

Madame, je viens à vos pieds, rendre grace à l'amour de mes heureux destins, et vous témoigner, avec mes transports, le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

ARISTOMENE.

Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout-à-l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche ?

ARISTOMENE.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi; et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à

ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériteroit bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de tems; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader....

LA PRINCESSE.

De grace, prince, brisons là ce discours, et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux momens de solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah, qu'en cette aventure, le ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, madame, il faut vous obéir.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Mais, madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre ; et, si la chose étoit, je crois que j'en mourrai de déplaisir.

MORON.

Ma foi, madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous ; et, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime ? O ciel! Je l'aime ? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles ? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame......

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON *bas à part*

Ma foi, son cœur en a sa provision, et.....

(Il rencontre un regard de la princesse, qui l'oblige à se retirer.)

SCENE VII.

LA PRINCESSE *seule.*

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? Et quelle inquiétude secrette est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire? et sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah, si cela étoit, je serois personne à me désespérer! mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi, je serois capable de cette lâcheté? J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soumissions, n'ont jamais pu toucher mon ame, et la fierté et le dédain en auroient triomphé? J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui

me méprise ? Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais si ce n'est pas de l'amour, que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? Et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même? Sors de mon cœur, qui que tu sois; ennemi qui te caches. Attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

QUATRIEME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE.

O vous, admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace ; et tâchez de charmer, avec votre musique, le chagrin où je suis.

SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidelle?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle

Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par-tout l'amour et ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMENE.

Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez seules, si vous voulez. Je ne saurois demeurer en repos; et, quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

FIN DU QUATRIEME INTERMEDE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

MORON *à Iphitas.*

OUI, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vîte, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS *à Euriale.*

Ah, Prince, que je devrai de graces à ce stratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURIALE.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir: mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes états...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens. Je trouve en vous de quoi remplir tous les

souhaits d'un père ; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O ciel, que vois-je ici ?

IPHITAS *à Euriale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très-considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder ; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille ?

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; et ce m'est une

honte sensible, qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il ait recherché un autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris ; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, sans doute ; et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur ?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, et vous m'imputez cette lâcheté ? O ciel, quelle est mon infortune ! Puis-

je bien, sans mourir, entendre ces paroles? Et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah, si c'étoit un autre que vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point !

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah, seigneur, vous me donnez la vie!

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père, si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque; et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentimens de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que

vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée ; et tout ce que j'ai pu vous dire, n'a n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin, je mourois, je brûlois dans l'ame, quand je vous déguisois mes sentimens, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger ; vous n'avez qu'à parler, et ma main, sur-le-champ, fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée ; et, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le tems d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée ; et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grace avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCENE III.

ARISTOMENE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux princes de Messène et de Pyle.*

Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti ; et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCENE DERNIERE.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, EURIALE, ARISTOMENE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS *à Iphitas.*

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer par-tout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons ; et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'alégresse publique se répandre jusqu'ici.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS ET BERGÈRES.

QUATRE BERGERS ET DEUX BERGÈRES,

alternativement avec le chœur.

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergères,
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer;
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre bergers et quatre bergères dansent sur le chant du chœur.

FIN.

LES FÊTES DE VERSAILLES, EN 1664.

Le Roi voulant donner aux Reines et à toute sa Cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les ajustemens de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes manières, tout y rit dehors et dedans; l'or et le marbre y disputent de beauté et d'éclat; et, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres palais de Sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues et si bien achevées, que rien ne peut les égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades et le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoile sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens, joignent le plaisir avec la magnificence, et en font une maison accomplie.

PREMIÈRE JOURNÉE.

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Ce fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquième mai, que le Roi traita plus de six cents personnes, jusqu'au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois, faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent qui, par-tout ailleurs, eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

M. de Vigarani, gentilhomme Modénois, fort savant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-ci; et le Roi commanda au duc de S.t-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentil-

homme de sa chambre, et qui avoit déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre *des Plaisirs de l'Isle enchantée*; puisque, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'empruntée, et du savoir de cette magicienne, et en furent délivrés, après beaucoup de tems consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantemens. C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation et de vingt-deux en quarré d'ouverture, et de plusieurs festons enrichis d'or et de diverses peintures, avec les armes de Sa Majesté.

Toute la Cour s'y étant placée le septième, il entra dans la place, sur les six heures du soir, un héraut d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu, en broderie d'argent et fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du Roi (M. d'Artagnan) marchoit à la tête des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa lance et son écu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries, avec ces mots:

Nec cesso, nec erro.

faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son Etat, et à la manière avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore représenté par ces quatre vers du président de Périgni, auteur de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare,
Qui, dans son cours pénible, autant que glorieux,
Jamais ne se repose, et jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles ; le premier, maréchal de camp, et l'autre, juge des courses.

Celui du duc de Saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, et étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates et noires, et les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots :

De mis golpes mi Ruido.

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu, étoit un aigle, avec ces mots :

Fidelis et audax.

Quatre trompettes et deux timballiers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatans aux banderolles des trompettes, et aux couvertures des timballes.

Le duc de Saint-Aignan, maréchal de camp,

marchoit après eux, armé à la grecque, d'une cuirasse de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de soie, et son casque étoit orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit Guidon le sauvage.

Pour le duc de Saint-Aignan, représentant Guidon le sauvage.

Les combats que j'ai faits en l'Isle dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MÊME.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes et deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

Le roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries.

Sa majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche

broderie d'or et de diamans. Son port et toute son action étoient dignes de son rang : son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable ; et jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Pour le ROI, représentant ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier conquérant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine ;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front, de ses destins est l'auguste garant,
Par-delà ses aïeux sa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie ; et de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derrière lui laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi ;
Là principalement sa force est occupée :

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles, juge du camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le roi, portant le couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent ; et ses plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le duc de NOAILLES, juge du camp, représentant Oger le Danois.

Ce paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des Rois.
Comme pour bien juger, il faut savoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avec un habit de cette couleur en broderie d'or et de jais ; ses plumes, son cheval et sa lance assortissoient à sa livrée : et l'autre, représentant Griffon le blanc, portait sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le duc de GUISE, représentant Aquilant le noir.

La nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée ;
Et si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le comte d'ARMAGNAC, représentant Griffon le blanc.

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis ;
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée ;
Et, quand il sera tems d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paraissoient ensuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent. Toute leur livrée et leurs chevaux étoient dignes du reste de leur équipage.

Pour le duc de FOIX, représentant Renaud.

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut ;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, et le flegme qu'il faut.

Pour le duc de COASLIN, *représentant Dudon.*

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, et, par mon grand courage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux, marchoient le comte du Lude et le prince de Marsillac; le premier vêtu d'incarnat et blanc, et l'autre de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent; leur livrée de même, et fort bien montés.

Pour le comte du LUDE, *représentant Astolphe.*

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le prince de MARSILLAC, *représentant Brandimart.*

Mes vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée,
Quand vous saurez mon zèle, aimable Fleur-de-lys
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient ensuite. L'un portoit le bleu et argent, et l'autre le bleu, blanc et noir, avec or et argent; leurs plumes, et les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur, et d'une pareille richesse.

Pour le marquis de VILLEQUIER, *représentant Richardet.*

Personne, comme moi, n'est sorti galamment
D'une intrigue où, sans doute, il fallait quelque adresse;
Personne, à mon avis, plus agréablement
N'est demeuré fidèle en trompant sa maitresse.

Pour le marquis de SOYECOURT, *représentant Olivier.*

Voici l'honneur du siècle, auprès de qui nous sommes,
Et même les géants, de médiocres hommes;
Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de la Vallière les suivoient. Le premier, portant le couleur de chair et argent, l'autre le gris de lin, blanc et argent, toute leur livrée étant la plus riche et la mieux assortie du monde.

Pour le marquis D'HUMIÈRES, *représentant Ariodant.*

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre,
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais,
Et ce charmant objet, l'adorable Genèvre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Pour le marquis de LA VALLIÈRE, *représentant Zerbin.*

Quelque beaux sentimens que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

M. le duc marchoit seul, portant pour sa livrée le couleur de feu, blanc et argent. Un grand nombre de diamans étoient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de soie étoient couverts, son casque et le harnois de son cheval en étant aussi enrichis.

Pour monsieur LE DUC, *représentant Roland.*

Roland fera bien loin son grand nom retentir,
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir
Quand il est question de se mettre en campagne;
Et pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, et de quinze de large, paroissoit ensuite, éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposé d'imiter en leurs courses et en leur équipage. Cette divinité brillante de lumière étoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre Ages ou Siècles, distingués par de riches habits, et par ce qu'ils portoient à la main.

Le siècle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent et d'airain avoient aussi leurs marques particulières. Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient

les côtés du char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi relevés d'une agréable sculpture. Le Tems, représenté par le sieur Millet, avec sa faulx, ses aîles, et cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille et d'une beauté peu communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or, et attelés de front, tiroient cette machine.

Les douze heures du jour, et les douze signes du zodiaque habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des chevaliers les suivoient deux à deux après celui de M. le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots :

Et quiescente pavescunt.

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots :

Ex candore decus.

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

Longè levis aura feret.

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant

pour devise un soleil, et l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots :

Splendor ab obsequio.

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

Non sia mai sciolto.

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

Quieto fuor, commoto dentro.

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots :

Uni militat astro.

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots :

Vix æquat fama labores.

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

No quiero menos.

Le marquis de la Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phœnix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots.

Hoc juvat uri.

Monsieur le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots :

Certè ferit.

Vingt pasteurs, chargés de diverses pièces de la barrière qui devoit être dressée pour la course de bague, formoient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, et des coëffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, et après avoir salué les reines, elles se séparèrent, prirent chacune leur poste. Les pages à la tête, les trompettes et les timballiers se croisant, s'allèrent poster sur les aîles. Le roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais, M. le duc, proche de Sa Majesté, les ducs de Saint-Aignan et de Noailles à droite et à gauche, les dix chevaliers en haie aux deux côtés du char, leurs pages, au même ordre, derrière eux, les Signes et les Heures, comme ils étoient entrés.

Lorsqu'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à mademoiselle de Brie, qui représentoit le siècle d'Airain, de commencer ces vers à la louange de la reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur la Grange.

LE SIÈCLE D'AIRAIN *à Apollon.*

Brillant père du jour, toi, de qui la puissance,
Par ces divers aspects, nous donna la naissance,
Toi, l'espoir de la terre, et l'ornement des cieux,
Toi, le plus nécessaire et le plus beau des dieux,
Toi, dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir et sentir en tous lieux par soi-même,
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix,
Tu célèbres tes jeux aux rivages François?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés.
J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un si long-tems que pour le bien du monde
Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
Jamais tant de lumière avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,
Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur et la France et l'Espagne;
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son trône soumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'élève plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIÈCLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller, avec tant d'injustice,
Dans le siècle de fer, un astre si propice?

LE SIÈCLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des Dieux.
Loin de s'énorgueillir d'un don si précieux,

Ce siècle qui, qui du ciel a mérité la haine,
En devrait augurer sa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Sitôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains,
Par quels secrets ressorts un héros se prépare
A chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocens desirs.

LE SIÈCLE DE FER.

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte;
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu.....

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une faible et vaine résistance.
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
Il est tems de céder à la loi souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est tems de céder aux travaux glorieux
D'un Roi fovorisé de la terre et des cieux.
Mais ici trop long-tems ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le roi eût fait admirer l'adresse et la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et après plusieurs belles

courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de la Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la reine mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer ; et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertans fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, et faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient de mets délicieux, qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque et les quatre Saisons dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vue. Le Printems, représenté par mademoiselle du Parc, parut ensuite sur un cheval d'Espagne ; avec le sexe et les avantages d'une femme, elle faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent et en fleurs au naturel.

L'Été le suivoit, représenté par le sieur du Parc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtu, représenté par le sieur la Thorillière, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver, représenté par le sieur Béjart, suivoit sur un ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit per-

sonnes, qui portoient sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures et d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étaient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au soleil levant, et suivoient l'Été.

Douze, vêtus en vendangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes et de grappes de raisins, et portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits et confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers étoient des vieillards gelés, dont les fourures et la démarche marquoient la froidure et la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige, si bien contrefaites, qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, et suivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan et de Diane précédoient ces deux divinités, avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en

l'air, sans que l'artifice qui la faisoient mouvoir se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du roi fort richement vêtus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe : laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la Reine, le Printems lui adressa le premier ces vers :

LE PRINTEMS A LA REINE.

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les respecte et les craint;
Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore,
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ÉTÉ.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement;
Mais avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printems orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombèrent en partage
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,

De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HYVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont les mets les moins précieux;
Mais ils sont les plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtrières,
Font naître tant d'embrâsemens.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs, et mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vu paraître;
Ne veulent plus me reconnaître;
Et, chargés de présens, viennent avecque moi,
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitans légers de cet heureux bocage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace et le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas:
Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries;
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table, en forme de croissant, ronde du côté où l'on devait couvrir, et garnie de fleurs de celui où elle était creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons, très-bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que messieurs de la Marche et Parfait, père, frère et fils, contrôleurs-généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté et de la Bonne Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris et par les Délices.

Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui eussent pu naître pour les rangs. La Reine mère était assise au milieu de la table, et avait à sa main droite :

LE ROI.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbœuf.
Madame de Béthune.
Madame la duchesse de Créquy.

MONSIEUR.

Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Etampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humières.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre côté étaient assises,

LA REINE.

Madame de Carignan.

Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coetlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.

MADAME.

Madame la princesse Bénédictine.
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de la Vallière.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Bellay.
Mademoiselle d'Ampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La somptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui pût tomber sous les sens; puisque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de verd et d'argent, portant chacune vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche, tenues par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs

casques couverts de plumes de différentes couleurs ; et leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barrière ; et ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, leurs Majestés et toute la cour sortirent par le portique opposé à la barrière, et, dans un grand nombre de calèches fort ajustées, reprirent le chemin du château.

SECONDE JOURNÉE.

SUITE DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti. Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la reine, continuoient en ce même dessein pour le divertissement suivant ; et que l'isle flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à sa majesté le plaisir d'une comédie dont la scène étoit en Élide.

Le roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de tems qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une

espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient éclairer le théâtre, dont la décoration étoit fort agréable.

Aussitôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de plusieurs instrumens se fit entendre, et l'Aurore ouvrit la scène. On y représenta la Princesse d'Élide, comédie-ballet, avec un prologue et des intermèdes.

Noms des personnes qui ont récité, dansé et chanté dans la comédie de la Princesse d'Élide.

DANS LE PROLOGUE.

L'Aurore, *mademoiselle Hilaire.* Lyciscas, *le sieur Molière.* Valets de chiens chantans, *les sieurs Estival, Don, Blondel.* Valets de chiens dansans, *les sieurs Paysan, Chicaneau, Noblet, Pesan, Bonard, la Pierre.*

DANS LA COMÉDIE.

Iphitas, *le sieur Hubert.* La Princesse d'Élide, *mademoiselle Molière.* Euriale, *le sieur la Grange.* Aristomène, *le sieur du Croisy.* Théocle, *le sieur Béjart.* Aglante, *mademoiselle du Parc.* Cinthie, *mademoiselle de Brie.* Arbate, *le sieur la Thorillière.* Philis, *mademoiselle Béjart.* Moron, *le sieur Molière.* Lycas, *le sieur Prevost.*

DANS LES INTERMÈDES.

Dans le I.er, Chasseurs dansans, *les sieurs Manceau, Chicaneau, Balthasard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre.*

Dans le II.e, Satyre chantant, *le sieur Estival.* Satyres dansans. . . .

Dans le III.e, Berger chantant, *le sieur Blondel.*

Dans le IV.e, Phillis, *mademoiselle Béjart.* Climène, *Mademoiselle. . . .*

Dans le V.e, Bergers chantans, *les sieurs le Gros, Estival, Don, Blondel.* Bergères chantantes, *mesdemoiselles Hilaire et de la Barre.*

Tous six se prenant par la main, chantèrent une chanson à danser, à laquelle les autres bergers répondirent en chœur.

Pendant les danses, il sortit de dessous le théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes; dont huit jouoient de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertans de clavecins et de théorbes, qui étoient *les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tissu et le Moine;* et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une très-belle entrée, à laquelle les faunes descendant de l'arbre se mêlèrent de tems en tems. Les bergers étoient *les sieurs Chicaneau, du Pron, Noblet, la Pierre;* les bergères étoient *les sieurs Balthasard, Magny, Arnald, Bonard.*

Toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vu de plus beau en ballet : aussi fit-elle une si avantageuse conclusion aux divertissemens de ce jour, que toute la cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

TROISIÈME JOURNÉE.

SUITE ET CONCLUSION
DES PLAISIRS
DE L'ISLE ENCHANTÉE.

PLUS on s'avançoit vers le grand rond d'eau qui représentoit le lac sur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissemens de l'Isle enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus long-tems dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toujours le premier dessein, que, le ciel ayant résolu de donner la liberté à ses guerriers, Alcine en eut des pressentimens qui la remplirent de terreur et d'inquiétude. Elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paroître sur ce rond d'eau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une isle couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres isles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux côtés de la première; et toutes trois, aussi bien que les bords du rond d'eau, étoient si fort éclairés, que ces

lumières faisoient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs majestés étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leurs places, que l'une des deux isles qui paroissoit aux côtés de la première, fut toute couverte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit opposée, le fut en même tems de trompettes et de timballiers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derrière un rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, parurent au même tems à sa suite; et se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rond d'eau; et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la reine, mère du roi.

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CÉLIE.

Quel est donc le sujet des soudaines allarmes,
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des enfers la force est suspendue;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.

Ce que versa de triste au point de ma naissance,
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, et l'heur de Bradamante.
J'avois prévu ces maux; mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs;
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chères compagnes,
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des Zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés, et mes prisons forcées;
Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même tems, leurs troncs et leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De ses fers méprisés prêt à se dégager.

CÉLIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens,
Que les accens plaintifs de vos tristes amans;
Logistille et ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah, ne nous flattons point! Ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas ! de nos malheurs qui peut encor douter?

CÉLIE.

J'y vois un grand remède, et facile à tenter;
Une Reine paroît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Par-tout de cette Reine on vante la bonté;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre le vœu des siens est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son ame royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de notre sexe elle a porté la gloire
Si loin, que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux;
Que de ses propres maux son ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'État garda toute sa crainte,
Disons que ses bienfaits, versés à pleines mains,
Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir;
Qu'aux tems les plus fâcheux, sa sagesse constante,
Sans crainte a soutenu l'autorité penchante,
Et dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de son fils.
Disons par quel respect, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense.
Vantons les longs travaux, vantons les justes lois

De ce fils reconnu pour le plus grand des Rois,
Et comment cette mère, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fils, a donné tant au monde.
Enfin, faisons parler nos soupirs et nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs;
Et nous pourrons trouver au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette Reine.

DIRCÉ.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Ecoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance,
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite;
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zèle si connu pour le culte des Dieux,
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vue.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée;
Redoublons cependant les gardes du palais;
Et s'il n'est point pour nous d'asyle désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

Alcine, mademoiselle du Parc.
Célie, mademoiselle de Brie.
Dircé, mademoiselle Molière.

Lorsqu'elles eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que le

frontispice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours venant à s'élever à vue d'œil, quatre géans, d'une grandeur démésurée, vinrent à paraître avec quatre mains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroître celle des géans encore plus excessive. Ces colosses étoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

BALLET

DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Géans. Les sieurs Manceau, Vagnard, Pesan et Joubert.

Nains. Les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard, et le petit Turin.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Huit maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

Maures. Les sieurs d'Heureux, Beauchamp, Molière, la Marre, le Chantre, de Gan, du Pron et Mercier.

TROISIÈME ENTRÉE.

CEPENDANT, un dépit amoureux oblige six des chevaliers, qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la sortie de ce palais; mais, la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus après un grand combat par autant de monstres qui les attaquent.

Chevaliers. Monsieur de Souville, les sieurs Raynal, Des-Airs l'aîné, Des-Airs le second, de Lorge et Balthazard.

Monstres. Les sieurs Chicaneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets et la Pierre.

QUATRIÈME ENTRÉE.

ALCINE, alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses esprits, et leur demande du secours : il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

Démons agiles. Les sieurs Saint-André et Magny.

CINQUIÈME ENTRÉE.

D'AUTRES démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

Démons sauteurs. Les sieurs Turin, la Brodière, Pesan et Bureau.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger, et de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse, sous la forme d'Atlas. Elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnèrre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette aventure, et aux divertissemens de l'Isle enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc.

Mélisse. Le sieur de Lorge.

Roger. Le sieur Beauchamp.

Chevaliers. Les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron et Desbrosses.

Ecuyers. Les sieurs la Marre, le Chantre, de Gan et Mercier.

FIN DU BALLET.

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau fussent tout en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles. La hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer

les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups des boîtes qui l'avoient commencé, redoublèrent encore.

Alors toute la Cour se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors et les surpasser peut-être.

QUATRIÈME JOURNÉE.

MAIS, quoique les fêtes comprises dans le sujet des plaisirs de l'Isle enchantée, fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'étoient pas; et la magnificence et la galanterie du Roi en avoient encore réservé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le samedi dixième, Sa Majesté voulut courre les têtes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un chevalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins commune que la bague, et seulement ici depuis peu d'années;

et ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuieront pas d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite; et après que l'un d'eux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page; et, faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard, qu'il lui jette en passant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade, il la darde dans un bouclier où est peinte un tête de Méduse; et achevant sa demi-volte, il tire l'épée dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi-pied de terre; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnoit autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrières, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes chevaliers qui avoient couru la bague; les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuant leurs premières fonctions, l'un de maréchal de camp, et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs, fort belles et heureuses; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, en suite du prix de la course des Dames, encore celui que donnoit la Reine : c'étoit une rose de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et gagna.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avoit pas encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le maréchal duc de Grammont qui parioit pour ce marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la Cour, cette après-dînée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, Sa Majesté fit représenter, sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des Fâcheux, faite par le sieur Molière, mêlée d'entrées de ballet, et fort ingénieuse.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le bruit du défi, qui se devoit courir le lundi, douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers

ne fût que de cent pistoles ; et, comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentimens sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'aventure de l'île périlleuse rendit victorieux de dix chevaliers. Aussitôt que le roi eut dîné, il conduisit les reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans un lieu où l'on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoit des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, et autres choses semblables ; et, quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la reine ; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin, Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le roi, avec toute la cour, les honora de sa

présence ; et Sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entr'eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie, nommée *Tartuffe*, que le sieur Molière avoit faite contre les hypocrites; mais quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu; et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée, et examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le mardi, treizième, le roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan celui du jeu; et, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du roi lui fit encore avoir ce prix; et ce ne fut pas sans étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit

gagner quatre à Sa Majesté, en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua, le même soir, la comédie du Mariage forcé, encore de la façon du même sieur Molière, mêlée d'entrées de ballet et de récits; puis le roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorzième. Toute la cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vu, que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables, où l'on a pu admirer tout-à-la-fois le projet avec succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de monsieur Colbert s'employèrent en tous ses divertissemens, malgré ses importantes affaires; où le duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessin; où les beaux vers du président de Périgny, à la louange des reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités avec tant d'art; où ceux que monsieur de Benserade fit pour les chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de monsieur Bontemps, et l'application de monsieur de Launay, ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au roi dans le tems où Sa Majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire, et où ce qu'on a vu ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver, par écrit, le souvenir de toutes ces merveilles.

FIN.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE MARIAGE FORCÉ.

Cette comédie en prose fut jouée au Louvre en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de Ballet du Roi, les 29 et 31 janvier 1664; et en un acte, avec quelques changemens, sur le théâtre du Palais Royal, le 15 février suivant. Cette date se trouve sur le registre de Molière, et c'est faute de l'avoir consulté, que, jusqu'ici, les différens éditeurs ont fixé la première représentation au 15 novembre 1664, et qu'ils ont mal-à-propos fait précéder cette pièce par *la Princesse d'Elide*, qu'on ne vit sur le théâtre de Molière, que le 9 novembre de la même année.

Le Dictionnaire des théâtres, après avoir copié ce qu'avoit dit M. de Voltaire, qu'on remarquoit dans cet ouvrage *plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément*, ajoute, de son autorité moins respectable, que *la scène en est irrégulière*, et que *les personnages y viennent presque tous au hasard.*

Il n'y a point d'étranger qui, d'après ces deux

décisions, et sur-tout d'après la dernière, ne juge *le Mariage forcé* une misérable pièce qui déshonore le recueil de Molière. Cependant, les représentations fréquentes de cet ouvrage, malgré la négligence avec laquelle on l'exécute (1), ne confirment guère le jugement trop léger de l'auteur du Dictionnaire. La scène nous y paroît aussi régulière qu'elle peut l'être dans ces sortes de bagatelles, et les personnages y sont tous amenés avec cet art du théâtre et cette vraisemblance qui suffisent au genre de la farce.

Louis XIV n'accorda que très-peu de tems à Molière pour lui fournir une comédie à laquelle on pût lier les intermèdes de chant et de danse, où ce prince devoit se montrer lui-même.

Notre auteur eut besoin des ressources de son esprit et de sa gaîté, pour faire usage, en cette occasion, du sujet le plus simple, et qui, dans les mains d'un autre, eût à peine suffi à l'acte le plus court. Il se ressouvint de l'art qu'il avoit employé, trois ans auparavant, dans la comédie *des Fâcheux*, où il avoit lié les ballets et les divertissemens au corps même de l'intrigue, et ce que nous voyons aujourd'hui ne composer que quinze ou seize scènes fort courtes, fut, comme on l'a dit, exécuté en trois actes.

---

(1) L'engagement que semblent avoir pris, en 1772, les Comédiens François, de faire jouer les comédies de Molière, par les meilleurs Acteurs, a été reçu avec bien de la satisfaction de la part de tous les gens de goût. Ce sera servir à la fois, et leur intérêt, et leurs talens, et l'honneur de la nation.

Molière, dans cette espèce d'impromptu, ne perdit point de vue l'utile mission qui l'appeloit à la destruction des obstacles divers qu'on opposoit de tous côtés au triomphe du bon sens et du vrai goût. Elève du fameux *Gassendi*, et traducteur, dans sa jeunesse, du poëme de *Lucrèce*, on sent de quel œil il devoit voir les troubles ridicules qui s'étoient alors élevés dans nos écoles.

Les efforts sérieux de l'université, pour obtenir la confirmation d'un arrêt de 1624, qui avoit défendu, *sous peine de la vie*, d'enseigner aucune maxime contraire aux opinions d'Aristote, et qui, fort heureusement, étoit tombé dans l'oubli dont il étoit si digne, sont assez clairement apperçus dans ce que dit Pancrace, à l'occasion de la forme ou de la figure d'un chapeau, lorsque ce philosophe s'écrie : *Et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat, devroient mourir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable, etc.*

Molière, dans cette même scène, nous met au fait des inepties, pour le soutien desquelles de graves docteurs cherchoient à soulever les corps les plus respectables. Il fit rire aux dépens du jargon pédantesque et vuide de sens de nos écoles. Aussi vigoureux ennemi de la fausse philosophie que des faux airs et du faux goût, il saisit avec plaisir cette occasion de verser à pleines mains le ridicule sur le procès de l'ignorance avec la raison ; et Despréaux, par son arrêt burlesque, ne fit, quelque tems après, que consommer l'ouvrage de notre auteur.

Le parlement de Paris étoit sur le point de prononcer un arrêt contre la philosophie de Descartes,

lorsque Boileau fit présenter le sien à M. de Lamoignon, par son oncle le greffier. Cette bagatelle heureuse, au rapport du *Ménagiana*, empêcha peut-être, plus qu'aucune autre chose, qu'on ne rendît un arrêt véritable contre les Cartésiens.

Une prétendue anecdote sur le mariage du célèbre comte de Grammont, est citée par-tout comme ayant fourni à Molière le dénoûment du *Mariage forcé* ; mais c'est voir une ressemblance de trop loin, et la fable qu'avoit inventée notre auteur, a dû le conduire naturellement à la manière plaisante dont il la termine. Ces différentes applications qu'on fait vaguement sur telle ou telle scène, prouvent tout au plus que ces scènes sont puisées dans la nature. Il n'y a que le faux et l'invraisemblable qui ne ressemblent à rien.

Quoique nous ayons placé cette comédie au rang des farces de Molière, et que par-là il eût été dispensé de lui donner un dénoûment aussi heureux que ceux de ses comédies les mieux conduites, cependant celui du *Mariage forcé* est regardé comme un des meilleurs de son théâtre. Le silence de *Sganarelle*, qui termine la pièce, *est un coup de maître, et c'est cette espèce de dénoûment* (dit M. de Riccoboni) *que j'avais en vue, lorsque j'ai dit que le froid d'une situation pouvoit quelquefois servir à dénouer une pièce autant que le feu et la vivacité d'une action.*

Il y a, dit le même Observateur, pag. 144 de son ouvrage, *une scène et des lazzi tirés de plusieurs comédies italiennes jouées à l'impromptu.* Quelle est cette scène que M. Riccoboni ne désigne pas plus que les lazzi ? Il y a grande apparence que ce doit

être celle des philosophes ; mais, comme on le verra, c'est de Rabelais que Molière l'a imitée, et Rabelais avoit été plus d'une fois mis en pièces par les Impromptuaires Italiens. C'est ainsi que la moderne littérature italienne réclame quelquefois ce qu'elle devoit elle-même à notre littérature ancienne. Il ne faut que jeter les yeux sur les monumens de notre vieille poësie, pour y trouver tous les germes de ce que le génie italien paroît avoir produit, sur-tout dans le genre plaisant et conteur.

On verra à la fin de cette pièce un avertissement des anciens éditeurs, et un détail de sa distribution en trois actes, avec les différens morceaux que Molière y avoit faits pour le chant.

ACTEURS.

SGANARELLE, amant de Dorimène.
GERONIMO, ami de Sganarelle.
DORIMENE, fille d'Alcantor.
ALCANTOR, père de Dorimène.
ALCIDAS, frère de Dorimène.
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur Aristotélicien.
MARPHURIUS, docteur Pyrrhonien.
DEUX BOHÉMIENNES.

La Scène est dans une place publique.



LE MARIAGE FORCÉ.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*[1]

JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le seigneur Geronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GERONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GERONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle point franchement.

GERONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

GERONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, Seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GERONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous, si je ferai bien de me marier.

GERONIMO.

Qui, vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

GERONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi ?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGANARELLE.

Moi ?

GERONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

GERONIMO.

Quoi, vous ne savez pas à-peu-près votre âge ?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

GERONIMO.

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMO.

De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq ans en Hollande, font dix-sept; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur

Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu! le calcul est juste; et, là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier; et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah, c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui doit se conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh, mariez-vous donc! Je ne dis plus mot[2].

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait[3]! Vous semble-t-il, seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens

de mon corps aussi bons que jamais ; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ?

(Il montre ses dents.)

Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? *(Il tousse.)* Hem, hem, hem. Hé, qu'en dites-vous ?

GERONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois, mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles ; et, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même ; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me

diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GERONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GERONIMO.

Hé, quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Dorimène.

GERONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GERONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GERONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

SGANARELLE.

C'est cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie !

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous ?

GERONIMO.

Bon parti ! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

GERONIMO.

Sans doute. Ah, que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO *à part.*

La jeune Dorimène, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! O le beau mariage !

(*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*)

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

Ce mariage doit être heureux ; car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE *à part, appercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse qui vient. Ah, qu'elle est agréable! Quel air et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (*à Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout [4]; de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même, pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien-aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMENE.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin, la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans

une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne

nous troublera la cervelle ; et c'est assez que vous serez [5] assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? Je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMENE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous envoyerai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

Ah! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu, cela n'est pas pressé !

GERONIMO.

Comment, que veut dire cela ? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure ?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe[6] que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée ; et que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savans philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions

là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle* [7].

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah, bon ! En voici un fort à propos.

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE.

à part. *(à Pancrace.)*

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur....

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

SGANARELLE.

à part. *(à Pancrace.)*

La colère l'empêche de me voir. Seigneur.

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE.

à part. *(à Pancrace.)*

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je.....

PANCRACE *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on ?.....

PANCRACE *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous......

PANCRACE *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je.....

PANCRACE *de même.*

Je créverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrois mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je.....

PANCRACE *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposi-

tion erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE.

Ah, seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne par-tout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc ?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment ?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition

extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme.

(*Se retournant encore du côté par où il est entré.*)

Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE.

à part. (*à Pancrace.*)

Je pensois que tout fût perdu. Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je.....

PANCRACE.

Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je....

PANCRACE.

Impertinent !

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je.....

PANCRACE.

Ignorant !

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu ! Je.....

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote !

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

PANCRACE.

En termes exprès.

SGANARELLE.

(*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*)

Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot, et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle, et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrace dont on ne plaint personne ; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé, quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme

d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturá*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE.

à part. (*à Pancrace.*)
La peste soit de l'homme! Hé, Monsieur le docteur, écoutez un peu les gens! On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Hé, laissez tout cela; et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiôme, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah, c'est une autre affaire!

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe ?

SGANARELLE.

Non, non, François, François, François.

PANCRACE.

Ah, François !

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous ?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah, ah, sur une difficulté de philosophie, sans doute !

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonimes ou équivoques à l'égard de l'être ?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science ?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE.

Hé, non! Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit* ,) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père ; mais , comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même tems sans écouter Sganarelle.*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer ses pensées ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués

par-tout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien, sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

Peste de l'homme !

PANCRACE *au-dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index, et speculum.* C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus; et puisque vous avez la faculté de ratiociner, et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que.....

PANCRACE.

Mais, sur-tout, soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Evitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé ! monsi.....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous.....

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

(*Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANCRACE.

Hé quoi? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par argumens *in barbara*,

que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours *in utroque jure*, le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard !

PANCRACE *en rentrant sur le théâtre*

Homme de lettre et d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité. (*s'en allant.*) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. (*revenant.*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus.* (*s'en allant.*) Homme qui possède, *superlativè*, fables, mythologies et histoires, (*revenant.*) Grammaire, poësie, rhétorique, dialectique et sophistique, (*s'en allant.*) Mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique et mathématique. (*revenant.*) Cosmométrie, géometrie, architecture, spéculoire et spéculatoire. (*s'en allant.*) Médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc.

SCENE VII.

SGANARELLE *seul.*

Au diable les savans qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il sera plus posé, et plus raisonnable. Holà.

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*à part.*) Ah, voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-là.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler[8]. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition dé-

cisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble ?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi, je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes-là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé, que diable, vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de me semble à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre, est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouser ?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE.

à part. (*à Marphurius.*)

Ah, ah, voici une autre musique. Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle?

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal ?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous ?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le rêveur !

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE *à part.*

La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.
(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, et me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi.

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah, je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE *seul.*

Comment ? On ne sauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Bohémiennes : il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCENE X.

DEUX BOHÉMIENNES, SGANARELLE.

(*Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et en dansant.*)[9]

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

I. BOHÉMIENNE.

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. BOHÉMIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans; et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

I. BOHÉMIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

2. BOHÉMIENNE.

Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1. BOHÉMIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2. BOHÉMIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

1. BOHÉMIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

2. BOHÉMIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. BOHÉMIENNE.

Une femme qui feras venir l'abondance chez toi.

2. BOHÉMIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. BOHÉMIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu?

2. BOHÉMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

I. BOHÉMIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(*Les deux Bohémiennes dansent et chantent.*)

SGANARELLE.

Que diable, ce n'est pas-là me répondre ! Venez-çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu ?

2. BOHÉMIENNE.

Cocu ? Vous ?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu ?

I. BOHÉMIENNE.

Vous ? cocu ?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non ?

(*Les deux Bohémiennes sortent en chantant et en dansant.*)

SCENE XI.

SGANARELLE *seul.*

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout

le monde parle tant, et qui . par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE *retiré dans un coin du théâtre sans être vu.*

LYCASTE.

Quoi, belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon.

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMENE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier

de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMÈNE.

Moi ? Point du tout. Je vous considère toujours de même ; et ce mariage ne doit point vous inquiéter ; c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela, on passe mal le tems au monde; et, qu'à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis ; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. [10]

(*à Sganarelle qu'elle apperçoit.*)

Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce-là monsieur ?

DORIMENE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même tems mes très-humbles services. Je vous assure que vous épousez-là une très-honnête personne: et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissemens.

DORIMENE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà.

(*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah, mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour un autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait ; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu ! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah, mon Dieu, ne faisons point de cérémonie ! Entrez vîte, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose ?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi ?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée;

mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai par fois des bisarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entiérement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille point de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu, je vous en dispense, et je.....

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise ; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE *à part.*

Que diable !

ALCANTOR.

Voyez-vous? J'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

ALCANTOR.

Qui, vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison ?

SGANARELLE.

La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, " et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez. Les volontés sont libres ; et je suis

homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE *seul.*

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant d'un ton doucereux.*

Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS *toujours avec le même ton.*

Mon père m'a dit, monsieur, què vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur. C'est avec regret; mais.....

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois......

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je.

(*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment ?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, et s'emporteroient contre vous ; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper.

(*à part.*)

La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vîte, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon.

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.*

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore ?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément ?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc.....

(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE.

Ah, ah, ah !

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(*Alcidas lève le baton.*)

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah, monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*)

SCENE DERNIÈRE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! M'en voilà

déchargé[12], et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

FIN.

AVERTISSEMENT.

La comédie du *mariage forcé* parut pour la première fois au Louvre, le 29 janvier 1664, en trois actes, avec des récits de musique et des entrées de ballet, sous le titre de *Ballet du Roi*. Le Roi y dansoit une entrée.

Quand l'auteur fit représenter cette comédie sur le théâtre du Palais Royal, au mois de novembre de la même année, il supprima les récits et les entrées de ballet, et réduisit sa pièce en un acte, en y faisant quelques changemens.

La plus considérable est la scène entre Lycaste et Dorimène, scène ajoutée pour suppléer à celle du Magicien chantant, et à l'entrée des Démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage. Dans le ballet qui fut imprimé dans le tems (*in*-4.° par Robert Ballard) il ne nous reste des demandes de Sganarelle au Magicien, que ce qu'on appelle, en termes de théâtre, *les répliques*; on a ajouté deux ou trois mots pour y donner un sens.

En faisant imprimer les récits, les entrées de ballet, et la distribution des scènes de la comédie du *Mariage forcé*, en trois actes, on a supprimé les argumens de la comédie et des scènes, comme étant inutiles, peu exacts, et assez mal faits.

NOMS DES ACTEURS
DE LA COMÉDIE.

Sganarelle, *le sieur Molière.*

Géronimo, *le sieur la Thorillière.*

Dorimène, *Mademoiselle Duparc.*

Alcantor, *le sieur Béjart.*

Alcidas.... Lycaste, *le sieur la Grange.*

La I.re Bohémienne, *Mademoiselle Béjart.*

La II.e Bohémienne, *Mademoiselle de Brie.*

Le I.er Docteur, *le sieur Brécourt.*

Le II.e Docteur, *le sieur du Croisy.*

LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

Dansé par Sa Majesté le 29 Janvier 1664.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE.

SCENE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

SCENE III.

SGANARELLE, *seul.*

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il se plaignoit d'une pesanteur de tête insupportable, et se mettoit dans un coin du théâtre pour dormir. Pendant son sommeil, il voyoit en songe ce qui forme les deux premières entrées du Ballet.

LA BEAUTÉ (*Mademoiselle Hilaire*) chante.

Si l'amour vous soumet à ses loix inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas:
Portez, au moins, de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'amour ne vous engagez pas:
Portez, au moins, d'aimables chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS, LES SOUPÇONS.

La Jalousie, le sieur Dolivet.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs de Lorge et le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

Quatre plaisans ou goguenards. Le comte d'Armagnac, les sieurs d'Heureux, Beauchamp, et des-Airs, le jeune.

ACTE II.

Au commencement de cet Acte, Géronimo venoit éveiller Sganarelle.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURIUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHÉMIENNES.

TROISIÈME ENTRÉE.

ÉGYPTIENS ET ÉGYPTIENNES DANSANS.

Egyptiens, le Roi, le marquis de Villeroy.

Egyptiennes, le marquis de Rassan, les sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE, *seul.*

Il allait frapper à la porte du Magicien.

SCENE IX.

SGANARELLE, UN MAGICIEN, (*le sieur d'Estival.*)

LE MAGICIEN *chante.*

Hola.
Qui va-là ?
Dis-moi vîte quel souci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

Il consultoit le Magicien sur son mariage.

LE MAGICIEN.

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

SGANARELLE.

Il demandoit quelle seroit sa destinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGANARELLE.

Il marquoit la peur qu'il auroit de voir les démons.

LE MAGICIEN.

Non, non, n'ayez aucune peur ;
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Il consentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des puissances invincibles
Rendent depuis long-tems tous les démons muets;
Mais, par signes intelligibles,
Ils répondront à tes souhaits.

SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

QUATRIÈME ENTRÉE.

MAGICIENS ET DÉMONS.

Magicien, le sieur Beauchamp.

Démons, les sieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'aîné, le Mercier.

Sganarelle interroge les Démons. Ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, *seul.*

SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.

SCENE III.

SGANARELLE, *seul.*

SCENE IV.

SGANARELLE, ALCIDAS.

SCENE V.

SGANARELLE, ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS.

SCENE VI.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser (le sieur Dolivet) *venoit enseigner une courante à Sganarelle.*

SCENE VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

Geronimo venoit se réjouir avec Sganarelle, et lui disoit que les jeunes gens de la ville avoient préparé une mascarade, pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL

chanté par

SENORA ANA BERGEROTE.
BORDIGONI.
CHIARINI.
JUAN AUGUSTIN.
TALLAVACA.
ANGEL-MIGUEL.

Ciego me tienes Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan clavo,
Que pueden verlos ciegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos Belisa
Tu vieralos yo secretos,
Mas ya de dolores mios
No puedo hazer lo que quiero.

SIXIÈME ENTRÉE.

Deux Espagnols, messieurs Dupile et Tartas.

Deux Espagnoles, messieurs de Lanne et de Saint-André.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

Les sieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, et les trois Hotteterre, frères.

DERNIÈRE ENTRÉE.

Quatre galans cajolant la femme de Sganarelle.

Monsieur le Duc, monsieur le duc de Saint-Aignan, les sieurs Beauchamp et Raynal.

FIN.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR LE MARIAGE FORCÉ.

SCENE I.

[1] SGANARELLE entre en parlant aux gens qui sont dans sa maison ; c'est ainsi qu'on voit, dans le *Phormio* de Térence, *Geta* dire à des gens du dedans, s'il vient un certain homme roux me demander, *si quis me quæret rufus....* et être interrompu comme Sganarelle par la personne chez laquelle il alloit.

SCENE II.

[2] *Oh ! mariez-vous donc, je ne dis plus mot.* C'est à-peu-près ainsi que finit le chap. 9 du liv. 3 de Rabelais. *Mariez-vous donc, de par Dieu, répondit Pantagruel.*

[3] *Je quitterois le dessein que j'ai fait.* On dit *former*, et non pas *faire un dessein.*

SCENE IV.

[4] *Et je serai maître de tout, de vos petits yeux*, etc. Il y a dans ce morceau des détails qu'on ne passe-

roit point aujourd'hui. Il semble que la décence des mots soit faite pour nous dédommager de celle que nous n'avons plus.

[5] *Et c'est assez que vous serez assuré....* Cette tournure est peu exacte, il seroit mieux de dire, *Et ce sera assez que vous soyez assuré...*

SCÈNE V.

[6] Panurge, au chap. 14 du 3.e liv. de Rabelais, demande, comme Sganarelle, l'explication du songe qu'il a fait.

SCENE VI.

[7] C'est principalement dans cette scène que Molière se moque de ces *maraulx sophistes* (comme dit Rabelais), *lesquels, en leurs disputations, ne cherchent vérité, mais contradiction et débat;* et qu'il verse le plus grand ridicule sur les pédans de son siècle, et sur les ténèbres de l'ancienne dialectique, qui redoutoient les lumières que venoit de répandre la saine logique de Descartes.

SCENE VIII.

[8] Il est évident que le mariage de Panurge fournit à Molière l'idée de cette farce, puisque les réponses de *Trouillogan, philosophe Ephectique et Pyrrhonien*, liv. 3, chap. 35, sont à-peu-près les mêmes que celles de Marphurius à Sganarelle dans la scène huitième. Molière étoit plein de son Rabelais, et, comme l'inimitable la Fontaine, il se plut souvent à redonner une vie plus éclatante encore à quel-

ques - unes des plaisanteries de ce bon curé de Meudon.

SCENE X.

[9] Cette scène des deux Bohémiennes avec Sganarelle se supprime aujourd'hui, et l'on ne sait pourquoi ; elle mettroit plus de gaîté et plus de variété dans l'ouvrage ; mais nos acteurs le représentent ordinairement avec une négligence qu'ils ne devroient se permettre dans aucune pièce de Molière. On trouve encore ici une imitation de Rabelais, liv. 3, chap. 30. Panurge demande au Théologien Hyppotadée, *s'il ne sera point cocu. Nenny-dà, mon ami, répondit Hyppotadée, si Dieu plaît. Oh! la vertu de Dieu*, s'écria Panurge, *vous soit en aide! Où me renvoyez-vous, bonnes gens?.... Si Dieu plaît, je ne serai point cocu ; je serai cocu, si Dieu plaît....* Sgnarelle fait aux Bohémiennes la même demande, et elles le laissent dans la même perplexité, en lui disant, pour toute réponse, *cocu, vous? Vous, cocu?*

SCENE XII.

[10] Voici une des scènes où Molière a le moins respecté les mœurs, puisqu'il fait dire à Dorimène qu'elle n'épouse le riche et vieux Sganarelle, que dans l'espérance d'en être bientôt délivrée, et de n'avoir pas *longuement à demander au ciel l'heureux état de veuve.*

On remarquera qu'on ne diroit pas aujourd'hui *demander longuement* pour *demander long-tems.*

SCENE XIV.

[11] L'editeur du Ménagiana trouve que cette plaisanterie, *Et je veux imiter mon père et tous ceux de ma race qui ne se sont jamais voulu marier*, est empruntée de Malleville, qui avoit dit :

> Résous-toi d'imiter ton père,
> Tu ne te marieras jamais.

SCENE DERNIÈRE.

[12] Reconnoissons Molière à la gaîté qui termine cette pièce, où, après avoir vu Sganarelle forcé, par le bâton, d'épouser Dorimène, il fait dire au père de cette fille : *Loué soit le ciel.... Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage.*

DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR

SUR LE FESTIN DE PIERRE.

CETTE comédie, en cinq actes et en prose, fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 15 février 1665.

Molière, en traitant le sujet *du Festin de Pierre*, obéit encore moins à l'impulsion de son génie, qu'il ne l'avoit fait en composant *la Princesse d'Elide*.

Sa reconnoissance et son vif attachement pour Louis XIV avoient élevé le courage dont il avoit eu besoin dans une action héroïque et grave, mais rien ne pouvoit le soutenir dans le choix d'un drame tout-à-fait hors de la belle nature.

Il fallut cependant qu'il cédât aux pressantes sollicitations de sa troupe, qu'il aimoit comme un père tendre, et qui ne cessoit de lui demander une imitation Françoise de la pièce Espagnole qui venoit d'enrichir quelques théâtres de Paris.

Les Italiens, sur-tout, avoient eu le plus grand

succès en faisant passer dans leur langue la pièce de *Triso de Molina*, intitulée *El conbidado de Piedra.*

Le public, toujours indulgent pour les étrangers, leur avoit passé le monstrueux mélange de bouffonneries et de réflexions religieuses qui composent cet ouvrage ; une statue qui parle et qui marche, des flammes dévorantes sorties du sein de la terre, un abyme tout-à-coup ouvert sous les pas d'un scélérat, à la vue d'Arlequin son valet ; tout cela avoit étonné et peut-être intéressé les patiens spectateurs de ce théâtre.

Il n'en fut pas de même, lorsque Molière, pour servir l'avidité de ses camarades, eût consenti à traiter cette farce. On ne lui pardonna point de s'être si fort écarté du vrai, et lui-même paroît ne s'être pas fait plus de grace, puisqu'il ne livra point son ouvrage à l'impression, et qu'il est un de ceux qui grossirent l'édition posthume de 1682.

C'étoit alors une nouveauté, dit-on, qu'une pièce en 5 actes et en prose. Cependant on en connoissoit une du sieur *Dupeschier*, sous le titre de *la Comédie des Comédies* : il est vrai que ce drame critique, fait contre Balzac, ne parut imprimé qu'en 1629. Mais quatre ans après, un anonyme fit représenter une comédie en prose et en 5 actes, sous le titre de *Boniface*, ou *le Pédant*, avec un double prologue, imitée de l'Italien de *Bruno Nolano.* Et 21 ans après, c'est-à-dire, en 1654, *Cirano de Bergerac* donna son *Pédant joué*, également en 5 actes et presque tout en prose.

Il faut donc chercher un autre motif du peu de

succès du *Festin de Pierre* (1), et la véritable raison fut, sans doute, qu'on ne permit pas à Molière, qui avoit purgé le théâtre de tant de folies, d'y rapporter lui-même un tissu d'extravagances.

Ce n'est pas qu'il ne plaisante quelquefois agréablement dans les rôles de Sganarelle et de M. Dimanche, et qu'il n'élève sa voix avec assez de force dans le personnage admirable de D. Louis; mais le tout ensemble n'étoit pas digne de passer sous la plume de notre auteur, et l'on ne peut qu'applaudir au mot ingénieux de cette femme qui dit à Molière, *votre figure de D. Pedre baisse la tête, et moi je la secoue.*

Molière, en réussissant peu, n'eut cette fois rien à redouter de ses ennemis ordinaires, mais il s'en éleva contre *le Festin de Pierre*, d'une nouvelle espèce, et mille fois plus dangereux que les *Somaize*, les *Boursault*, les *de Visé*, et les *Chalussay.*

La scène d'un pauvre avec D. Juan, dans laquelle Molière avoit peint, avec trop d'énergie, peut-être, la scélératesse raisonnée de son héros, éleva les clameurs de ces nouveaux ennemis.

Voici cette scène très-courte que M. de Voltaire nous a donnée, après l'avoir vue écrite de la main

---

(1) De Villiers, acteur du théâtre de Bourgogne, fut plus heureux que Molière en traitant ce sujet, puisque la pièce de ce premier auteur se remontra sur le théâtre long-tems après que celle du second en eût disparu.

de Molière entre les mains du fils de Pierre Marcassus (1), ami de notre auteur.

Don Juan rencontre un pauvre dans la forêt, et lui demande à quoi il y passe sa vie. — *A prier Dieu pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. — Tu passes ta vie à prier Dieu? Si cela est, tu dois être fort à ton aise. — Hélas! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. — Cela ne se peut pas, Dieu ne sauroit laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin : tiens, voilà un louis d'or, mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Quoique cette scène, dont les seules ames foibles et mal instruites pouvoient se scandaliser, fût supprimée à la seconde représentation du *Festin de Pierre*; l'acharnement du parti qui avoit crié à l'anathême, se soutint avec toute son animosité, parce qu'il restoit dans la scène 2.e du 5.e acte un portrait admirable de l'hypocrisie, qui redoubloit les craintes qu'on avoit du *Tartuffe*.

On a vu, dans l'avertissement de *la Princesse d'Elide*, que la Sixième Journée des *Plaisirs de l'Isle enchantée* avoit été consacrée à la représentation des trois premiers actes du *Tartuffe*. C'est cet ouvrage annoncé que redoutoient les *dévots de*

---

(1) Il y a quelque embarras sur cette anecdote de M. de Voltaire; c'est que Pierre Marcassus, avocat au parlement de Paris, né en Gascogne en 1584, professeur de rhétorique au collége de la Marche, mourut en 1664, et que le *Festin de Pierre* est de 1665.

place ; c'est ce chef-d'œuvre de la scène françoise, dont l'approche faisoit frémir ; et le médiocre ouvrage du *Festin de Pierre*, contre lequel on lança la plus indécente satire, fut, comme on l'a dit, le prétexte que la frayeur d'être bientôt démasqué saisit avec précipitation et plus de mal-adresse encore.

La cabale hypocrite fit paroître, sous le nom du sieur Rochemont, des observations sur *le Festin de Pierre*. A la 10.ᵉ page, l'auteur se plaint de la dérision qu'on fait de *tant de bons pasteurs que l'on fait passer pour des Tartuffes* ; mot terrible, qui étoit le véritable objet de la critique amère du sieur Rochemont.

Il proteste d'abord que la passion et l'intérêt n'y ont point de part ; mais bientôt on dit que notre auteur *a quelques talens pour la farce* ; que, *quoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gaulthier Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse de Gros-Guillaume, ni la science du docteur, il ne laisse pas de plaire quelquefois, et de divertir en son genre.*

De ces platitudes qu'on abrège ici beaucoup, l'auteur passe à l'injure et à la plus noire méchanceté ; il invoque contre Molière la censure publique ; il intéresse charitablement contre lui la sagesse de son maître et la piété de la reine, dont on annonce sans preuve *les soins continuels qu'elle prend à faire réformer ou supprimer les ouvrages de Molière*. Enfin, il est peu d'exemples d'une satire aussi envenimée et aussi platte. Nous ne nous

ACTEURS.

DON JUAN, fils de Don Louis.
ELVIRE, femme de Don Juan.
DON CARLOS, } frères d'Elvire.
DON ALONSE, }
DON LOUIS, père de Don Juan.
FRANCISQUE, pauvre.
CHARLOTTE, } paysannes.
MATHURINE, }
PIERROT, paysan.
LA STATUE DU COMMANDEUR.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
SGANARELLE, } valets de Don Juan.
LA VIOLETTE, }
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, spadassin.
UN SPECTRE.

La Scène est en Sicile.



J. M. Moreau le jeune del. J. P. Le Bas Sculp. 1773

LE FESTIN DE PIERRE.

DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatière.*

QUOI que puisse dire Aristote, et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre. Non-seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les ames à la vertu, et l'on

apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, par-tout où l'on se trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentimens d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville ne produise peu de fruit, et que vous n'eussiez autant gagné à ne bouger de-là.

GUSMAN.

Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vue de pays, je connois à-peu-

près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper ; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN.

Quoi, ce départ si peu prévu seroit une infidélité de Don Juan ? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

SGANARELLE.

Non ; c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage......

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche ?

SGANARELLE.

Hé, oui, sa qualité ! La raison en est belle ; et c'est par-là qu'il s'empêcheroit des choses....

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé, mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

GUSMAN.

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être,

s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; et je ne comprends point, comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de sermens réitérés, tant de transports enfin, et tant d'emportemens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance ; je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, et si tu connoissois le pélerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et, depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends *inter nos*, que tu vois, en Don Juan mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni diable, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances

qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maitresse; crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé, toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter : il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; et, si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris, et changes de couleur à ce discours; ce n'est-là qu'une ébauche du personnage; et, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déjà je ne sais où; mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentimens, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Ecoute, au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vîte de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en

vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit là. Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire ?

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à-peu-près de cela.

D. JUAN.

Quoi, c'est lui ?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville ?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'amène ?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

D. JUAN.

Notre départ, sans doute ?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, et m'en demandoit le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite ?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

SGANARELLE.

Moi ? Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu ! Je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaît à se

promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé, monsieur...

D. JUAN.

Quoi ? Parle ?

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé bien, je te donne la liberté de parler, et de me dire tes sentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se

piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon ame à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied

toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elles se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triompher de la résistance d'une belle personne; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérans, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes desirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre; et, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire... Je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous ayez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire ; une autre fois je mettrai mes raisonnemens par écrit, pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

D. JUAN.

Comment, quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGANARELLE.

Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderois assez, moi, s'il n'y avoit point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi du mariage, qui...

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire que je saurai bien démêler, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Holà, maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous; et, si vous êtes libertin, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le sont sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; et, si j'avais un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face: c'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes; (je parle au maître que j'ai dit) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu; (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre,) pensez-vous, dis-je, que vous

en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, et que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et, qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parens et des amis, et...

D. JUAN.

Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui peut donner du plaisir. La personne dont je te parle, est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amans trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contentes l'une de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alluma mes desirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée, mais jusques-ici, tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque, et des gens, avec quoi, fort facilement, je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah ! monsieur...

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que.... (*Appercevant D. Elvire.*) Ah! rencontre fâcheuse. Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci, avec son équipage de campagne ?

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

Me ferez-vous la grace, D. Juan, de vouloir bien me reconnoître ? Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois; et la manière dont vous le paroissez, me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité, et la foiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons, pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejetois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin, cet abord ne me permet plus de douter, et le coup-d'œil qui m'a reçue, m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ.

Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE *bas à Don Juan.*

Moi, monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE *bas à Don Juan.*

Que voulez-vous que je dise?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE *bas à Don Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame.....

D. ELVIRE.

Quoi ?

SGANARELLE *se tournant vers son maître.*

Monsieur.

D. JUAN *en le menaçant.*

Si......

SGANARELLE.

Madame, les conquérans, Alexandre et les autres mondes, sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères.

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité......

D. ELVIRE.

Ah! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est ca-

pable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque tems, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plutôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son ame ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

D. JUAN.

Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentimens pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'ame sur ce que je faisois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre

part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrace d'en-haut ; et qu'enfin, je devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras! Que par...

D. ELVIRE.

Ah, scélérat! C'est maintenant que je te connois tout entier; et, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus tems, et qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer ; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame....

D. ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte ; et, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en

injures ; non, non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais ; et si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *après un moment de réflexion.*

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE *seul.*

Ah ! quel abominable maître me vois-je obligé de servir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une éplingue, qu'il ne se sayant noyés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoit renvarsés dans la mar ?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin droit comme cela est venu ; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête ; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc,

pisque batifoler y a, j'ai apperçu de tout loin queuque chose qui grouilloit dans gliau, et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Hé! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nagiant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. Par sanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, que ce sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nagiant droit ici, ç'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh çà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, et pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai bravement boutté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en double, jerniguienne aussi hardiment qui si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hasardeux moi, et je vas à la débandade. Je savois bian ce que je faisois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir, et moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont; allons vîte à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh

16 *

donc, tanquia, qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nuds pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande, qui s'équiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Vla justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros monsieu, car il a du dor à son habit tout depis le haut jusqu'en bas, et ceux qui le servent, sont des monsieux eux-mêmes; et stapandant, tout gros monsieu qu'il est, il seroit par ma fiqué nayé si je n'avionne été là.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh, parguienne, sans nous, il en avoit pour sa maine de féves.

CHARLOTTE.

Est-il encore cheux toi tout nud, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engingorniaux boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, et j'étois tout ébobi de voir çà. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; et ils boutont çà, après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques, en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet, et en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, avec quatre grosses houpes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnoirs de passement aux jambes, et, parmi tout çà, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyent farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh, acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian, di, qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que çà, et c'est bian assez.

CHARLOTTE.

Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose, et si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIERROT.

Jerniguienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, et si je fais tout ce que je pis pour çà. Je t'achette, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, et tout çà comme si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaîne !

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut ?

PIERROT.

Non. Quand çà est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux parsonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assottée du jeune Robain, alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou alle li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; et l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni vlà où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois; et je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguienne ça n'est pas bian, après tout; et t'es froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui tienne. Quand en a de l'amiquié pour les parsonnes, l'en en baille toujou queuqne petite signifiance.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bien, vlà pas mon compte ? Tétigué, si tu m'aimois, me dirois-tu ça ?

CHARLOTTB.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morgué, qu'eu mal te fais-je ? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bian, laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant sa main.*

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce monsieu ?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah, mon guieu, qu'il est jenti, et que ç'auroit été dommage qu'il eût été nayé !

PIERROT.

Je revians tout-à-l'heure ; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, *dans le fond du théâtre.*

D. JUAN.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter, répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jetté des dispositions à ne pas me souffrir long-tems à pousser des soupirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre graces au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, et vos amours cr....

(*D. Juan prend un air menaçant.*)

Paix, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

D. JUAN *appercevant Charlotte.*

Ah, ah, d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli, et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre.

SGANARELLE.

(*à part.*)

Assurément. Autre pièce nouvelle.

D. JUAN *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi, dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE.

Vous voyez, monsieu.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

D. JUAN.

Vous vous appelez.

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah, la belle personne, et que ses yeux sont pénétrans!

CHARLOTTE.

Monsieu, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah, que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grace. Ah, que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entiérement. Ah, qu'ils sont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie. Ah, qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous, Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis ; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monsieu, tout ça est trop bian dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE.

Fi, monsieu, elles sont noires comme je ne sais quoi.

D. JUAN.

Ah, que dites-vous là. Elles sont les plus blanches du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monsieu, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

D. JUAN.

Hé, dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

CHARLOTTE.

Non, monsieu ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

D. JUAN.

Quoi, une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan ! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune ; et le ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici, tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et que je vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute ; mais quoi ! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart-d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vrai, monsieu, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, monsieu? Il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et pour vous montrer que je dis vrai, sachez que je n'ai point d'autres desseins que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore! Vous me faites grand

tort de juger de moi par les autres; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et pour moi, je l'avoue, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez-donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, monsieu, ne m'allez pas trom-

per, je vous prie; il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité? Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh, monsieu, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis.

SCENE III.

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT *poussant D. Juan, qui baise la main de Charlotte.*

Tout doucement, monsieu, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.

D. JUAN, *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amène cet impertinent?

PIERROT *se mettant entre D. Juan et Charlotte.*

Je vous dis qu'ou vous tegniez, et qu'ou ne caressiais point nos accordées.

D. JUAN *repoussant encore Pierrot.*

Ah! que de bruit.

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Tétiguienne, parce qu'ous êtes, monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe ? Allez-vs-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hé ?

PIERROT.

Hé ? (*D. Juan lui donne un soufflet.*) Tétigué, ne me frappez pas. (*Autre soufflet.*) Oh, jerniguié. (*Autre soufflet.*) Ventregué. (*Autre soufflet.*) Palsanguié, morguienne, ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de vs-avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh, Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieu veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT.

Quement : jerni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame ?

PIERROT.

Jerniguié, non. J'aime mieux te voir crévée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventreguienne, je gni enporterai jamais, quand tu m'en pairais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit ? Morguienne, si j'avois su ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'est-ce que vous dites ?

PIERROT *se mettant derrière Charlotte.*

Jerniguienne, je ne crains parsonne.

D. JUAN *passant du côté où est Pierrot.*

Attendez-moi un peu.

PIERROT *repassant de l'autre côté.*

Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauvant encore derrière Charlotte.*

J'en avons bien vu d'autres.

D. JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Hé, monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.

(*A Pierrot, en se mettant entre lui et D. Juan.*)

Ecoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

PIERROT *passant devant Sganarelle, et regardant fièrement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.*

Ah! je vous apprendrai...

(*Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.*)

SGANARELLE *regardant Pierrot.*

Peste soit du maroufle!

D. JUAN *à Sganarelle.*

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni, je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

SCENE IV.

DON JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte.*

Enfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerois pas mon bonheur contre toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

SCENE V.

DON JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

Ah, ah!

MATHURINE *à Don Juan.*

Monsieu, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non. Au contraire, c'est elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, et je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudroit bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que ?...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vrament.....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense.....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi.....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je.....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà, Charlotte, ça n'est pas bian de courir su le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE.

C'est moi que monsieu a vu la première.

CHARLOTTE.

S'il vous a vu la première, il m'a vu la seconde, et m'a promis de m'épouser.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit?

MATHURINE *à Charlotte.*

Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous qu'il a promis d'épouser.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Est-ce, monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser ?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoin comme al l'assure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que monsieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que monsieu vous rende un peu camuse.

CHARLOTTE.

Monsieu, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, monsieu.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je dise? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse?

Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire ; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi, n'est-ce que par-là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*Bas à Mathurine.*) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (*Bas à Charlotte.*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas à Mathurine.*) Je vous adore. (*Bas à Charlotte.*) Je suis tout à vous. (*Bas à Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*Bas à Charlotte.*) Ou ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue.

(*Haut.*)

J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart-d'heure.

SCENE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE *à Charlotte.*

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE *arrêtant Charlotte et Mathurine.*

Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de

votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

SCENE VII.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du théâtre, à part.*

Je voudrois bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est

(*appercevant D. Juan.*)

l'épouseur du genre humain, et.... Cela est faux, et, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe; il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà, demandez-le plutôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisans, je vais au-devant des choses ; et je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE *à Charlotte et à Mathurine.*

Oui, monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce sont des impertinens.

SCENE VIII.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE *bas à D. Juan.*

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment ?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment ; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse ; et le plutôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

SCENE IX.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte et à Mathurine.*

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

SCENE X.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagême, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi.....

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et.....

D. JUAN.

Allons vîte, c'est trop d'honneur que je vous fais; et bienheureux est le valet, qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE. (*seul.*)

Je vous remercie d'un tel honneur. O ciel, puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

DON JUAN *en habit de campagne,* SGANARELLE *en médecin.*

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vrai que te voilà bien; et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans ou paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien ?

SGANARELLE.

Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit, j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés ?

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure; et ce seroit une chose plaisante, si les malades guérissoient, et qu'on m'en vînt remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attri-

buer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard, et des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi, vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un tems, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits; et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie; on ne savoit plus que lui ordonner,

et tous les remèdes ne faisoient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

D. JUAN.

Il réchappa, n'est-ce pas ?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment ? Il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

D. JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons là la médecine où vous ne croyez point, et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes ; et que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Je veux savoir vos pensées à fond, et vous connoître un peu mieux que je ne fais. Ça, quand

voulez-vous mettre fin à vos débauches, et mener la vie d'un honnête homme ?

D. JUAN *lève la main pour lui donner un soufflet.*

Ah, maître sot, vous allez d'abord aux remontrances !

SGANARELLE *en se reculant.*

Morbleu, je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous ; faites tout ce que vous voudrez ; il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, et que.....

D. JUAN.

Tais-toi. Songeons à notre affaire. Ne serions-nous point égarés? Appèle cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

Holà ho, l'homme. Ho, mon compère. Ho, l'ami. Un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez

au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque tems, il y a des voleurs ici autour.

D. JUAN.

Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grace de tout mon cœur de ton bon avis.

SCENE III.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah, monsieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres, la partie est trop inégale; et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(*Il met l'épée à la main et court au lieu du combat.*)

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas; mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

SCENE V.

DON JUAN, DON CARLOS, SGANARELLE *au fond du Théâtre.*

D. CARLOS *remettant son épée.*

On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende graces d'une action si généreuse, et que....

D. JUAN.

Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait à ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures; et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

D. CARLOS.

Je m'étois, par hasard, égaré d'un frère, et de tous ceux de notre suite; et comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui, d'abord, ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

D. CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer ; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume ; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir pas s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au déréglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens, dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

D. JUAN.

On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque et passer aussi mal le tems à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret ; et lorsque l'injure a une fois éclaté,

notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger, est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un Don Juan Tenorio, fils de Don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez-vous, monsieur, ce Don Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement oui dépeindre à mon frère, mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie....

D. JUAN.

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une espèce de lâcheté, que d'en ouïr dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout. C'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me

seroit une trop sensible douleur, que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

Je suis si attaché à Don Juan, qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi ; mais enfin, j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, et vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, et que Don Juan soit de vos amis !

SCENE VI.

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de sa suite, sans voir Don Carlos ni Don Juan.*

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous ; je veux un peu marcher à pied.

(*Les appercevant tous deux.*)

O ciel, que vois-je ici ! Quoi, mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel ?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel ?

D. JUAN *mettant la main sur la garde de son épée.*

Oui, je suis Don Juan, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*

Ah, traître, il faut que tu périsses, et...

(*Sganarelle court se cacher.*)

D. CARLOS.

Ah, mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie ; et, sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ! Tous les services que nous rend une main ennemie, ne sont d'aucun mérite pour engager notre ame ; et, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frère, est ici ridicule ; et, comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. CARLOS.

Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il

m'a prêté, que je m'acquitte sur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; et, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frère...

D. ALONSE.

Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

D. CARLOS,

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi, vous prenez le parti de notre ennemi

contre moi ; et loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentimens pleins de douceur ?

D. CARLOS.

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime ; et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toutes choses. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante ; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre, la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foiblesse, et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

D. CARLOS.

Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre hon-

neur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour que ma reconnoissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par-là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentimens, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire : il en est de violens et de sanglans ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Don Juan. Songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frère, un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Holà, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plaît-il ?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? non.

D. JUAN.

C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Oui; mais ma passion est usée pour Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles; et c'est à elles à le prendre tour-à-tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le savez pas?

D. JUAN.

Non, vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah, tu as raison! Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des

merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur; et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du Commandeur.)

SGANARELLE.

Ah, que cela est beau! Les belles statues! Le beau marbre! Les beaux piliers! Ah, que cela est beau! Qu'en dites-vous, monsieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique, pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la statue du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bon, avec son habit d'empereur romain.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort; et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce seroit être fou, que d'aller parler à une statue.

D. JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur....... (*à part.*) Je ris de ma sottise ; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (*haut.*) Seigneur Commandeur , mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

(*La Statue baisse la tête.*)

Ah !

D. JUAN.

Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE *baissant la tête comme la statue.*

La statue....

D. JUAN.

Hé bien , que veux-tu dire , traître.

SGANARELLE.

Je vous dis que la statue....

D. JUAN.

Hé bien , la statue? Je t'assomme , si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statue m'a fait signe.

D. JUAN.

La peste le coquin !

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe , vous dis-je , il n'est rien de

plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être....

D. JUAN.

Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, prends garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moi ?

(*La Statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien, monsieur ?

D. JUAN.

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE *seul.*

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Quoi qu'il en soit, laissons cela. C'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

SGANARELLE.

Hé, monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête; et je ne doute point que le ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, et pour vous retirer de....

D. JUAN.

Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plutôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent; et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas.

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire céler aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

SCENE III.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN.

Ah, monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous ; et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. JUAN *parlant à la Violette et à Ragotin.*

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser

monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

D. JUAN *à M. Dimanche.*

Comment? vous dire que je n'y suis pas; à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu....

D. JUAN.

Allons vîte, un siège pour monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et.....

D. JUAN.

Non, non, je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur.....

D. JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois.....

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour.....

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je....

D. JUAN.

Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu.....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien.....

D. JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

M. DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vou.....

D. JUAN.

Et le petin Colin fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace assurément ; mais, monsieur...

D. JUAN.

Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure. Je...

D. JUAN *se levant.*

Allons, vîte un flambeau, pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE *se levant aussi.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les sièges promptement.*)

D. JUAN.

Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je

m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus, votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah, monsieur !...

D. JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si....

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah, monsieur, vous vous moquez ! monsieur...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

SCENE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de complimens, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous; et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh, ne vous mettez pas en peine, il vous paiera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais, mon argent.

SGANARELLE *prenant monsieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le poussant vers la porte.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du théâtre.*

Fi, vous dis-je.

SCENE V.

DON JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE *à D. Juan.*

Monsieur, voilà monsieur votre père.

D. JUAN

Ah, me voici bien! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un l'autre ; si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Hé-

las, que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles, et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, et le crédit de mes amis ! Ah, quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous effor-

çons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendans. Ainsi, vous descendez en vain des ayeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ; que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame ; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle

est poussée à bout par tes actions ; que je saurai, plutôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCENE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adressant encore la parole à son père, quoiqu'il soit sorti.*

Hé, mourez le plutôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.

(*Il se met dans un fauteuil.*)

SGANARELLE.

Ah, monsieur, vous avez tort.

D. JUAN *se levant.*

J'ai tort.

SGANARELLE *tremblant.*

Monsieur.....

D. JUAN.

J'ai tort.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre de-

hors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature ! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre ? J'admire votre patience ; et, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener. (*bas à part.*) O complaisance maudite, à quoi me réduis-tu ?

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bientôt ?

SCENE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE *voilée*, DON JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

Ne soyez point surpris, Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'ame irritée ne jetoit que menaces, et ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé, dans mon cœur pour vous, qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Don Juan, je sais tous les déréglemens de votre vie, et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égaremens de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête à tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir ; et que, peut-être, vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, graces au ciel, de toutes mes folles pensées, ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement, devînt un exemple funeste de la justice du ciel; et ce me

sera une joie incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, Don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation ; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre femme !

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et, toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Don Juan, je vous le demande avec larmes ; et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE *à part, regardant D. Juan.*

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais, après ce discours; et voilà tout ce j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Don Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de tems en discours superflus. Laissez-moi vîte aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

SCENE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son

habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu mal éteint.

SGANARELLE.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

D. JUAN.

Vîte à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCENE XI.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE.

Oui dà.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN.

Qu'en dis-tu ?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le soupé.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

D. JUAN.

Il me semble que tu as la joue enflée ; qu'est-ce que c'est. Parle donc. Qu'as tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vîte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends, voyez comme il étoit mûr. Ah ! coquin que vous êtes.

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *se mettant à table.*

Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé

depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(*à Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.*)

Mon assiette, mon assiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu, petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.*)

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

D. JUAN.

Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moi, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE.

(*baissant la tête comme la Statue.*)

Le... qui est là?

D. JUAN.

Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE XII.

DON JUAN, LA STATUE du Commandeur, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *à ses gens.*

Une chaise et un couvert. Vîte donc.

(D. Juan et la Statue se mettent à table.)

(à Sganarelle.)
Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois, et chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrhumé, monsieur.

D. JUAN.

Il n'importe. Allons. Vous autres, (*à ses gens.*) venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage ?

D. JUAN

Oui. J'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends graces, il est demain jeûne pour moi.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le ciel.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Quoi, mon fils! Seroit-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux ? Ce que vous me dites, est-il bien vrai ? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion ?

D. JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, et dessillé mes yeux ; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toute les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si long-tems, et n'a pas vingt fois, sur ma tête, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les graces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de

mes crimes ; et je prétends en profiter comme je dois faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par-là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler ; et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vîte au moindre mot de repentir ! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie, tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre graces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCENE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a long-tems que j'attendois cela; et voilà, graces au ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste, le benêt!

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

D. JUAN.

Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi! ce n'est pas........ Vous ne....... Votre......

(*à part.*)

O quel homme! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentimens sont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame ; et si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagême utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoi ! toujours libertin et débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

D. JUAN.

Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque, pour abuser le monde !

SGANARELLE.

Ah, quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagême, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, et, sous un dehors respecté, ont la permission d'être les plus méchans hommes du monde? On

a beau savoir leurs intrigues , et les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; et quelque baissement de tête , un soupir mortifié , et deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sureté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes , mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert , je verrai , sans me remuer , prendre mes intérêts à toute ma cabale , et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui , jugerai mal de tout le monde , et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu , je ne pardonnerai jamais , et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur de la vertu opprimée , et , sous ce prétexte commode , je pousserai mes ennemis , je les accuserai d'impiété , et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets , qui , sans connoissance de cause , crieront contre eux , qui les accableront d'injures , et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes , et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

SGANARELLE.

O ciel! qu'entends-je ici! Il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle, je vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est, en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour, à la cour sont les courtisans, les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort..... et...... songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

D. JUAN, *d'un ton hypocrite.*

Hélas! je voudrois bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant, que de quitter entiérement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plutôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les déréglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

D. CARLOS.

Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

D. JUAN.

Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même tems.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde, et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferois point mon salut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

D. JUAN.

J'obéis à la voix du ciel.

D. CARLOS.

Quoi, vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

D. JUAN.

C'est le ciel qui le veut ainsi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite?

D. JUAN.

Le ciel l'ordonne de la sorte.

D. CARLOS.

Nous souffririons cette tache en notre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au ciel.

D. CARLOS,

Hé quoi, toujours le ciel!

D. JUAN.

Le ciel le souhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre, le ciel m'en défend la pensée; et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCENE IV.

DON JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE.

Monsieur, quel diable de style prenez-vous-là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère, et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusqu'ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

D. JUAN.

Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE *en femme voilée.*

SGANARELLE *appercevant le Spectre.*

Ah ! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel ; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE.

Entendez-vous, monsieur ?

D. JUAN

Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah ! monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

(*Le Spectre change de figure, et représente le Tems avec sa faulx à la main.*)

SGANARELLE.

O ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

(*Le Spectre s'envole dans le tems que Don Juan veut le frapper.*)

SGANARELLE.

Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

SCENE VI.

LA STATUE du Commandeur, DON JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

Arrêtez, Don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui. Où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; et les graces du ciel que l'on renvoie, ouvrent un chemin à sa foudre.

D. JUAN.

O ciel, que sens-je? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah!

(*Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs, sur D. Juan. La terre s'ouvre et l'abîme; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*)

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE *seul.*

Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître, punie par le plus épouvantable châtiment du monde.

FIN.

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

AU LECTEUR.

CE n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que sa majesté m'ait commandés; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous, avec les ornemens qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lully, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent, sans doute, les graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR L'AMOUR MÉDECIN.

Cette comédie-ballet en prose et en trois actes, avec un prologue, fut représentée à Versailles, le 15 septembre 1665, et à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 22 du même mois.

Molière, dans son avis au lecteur, ne conseille de lire cette comédie qu'*aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre.*

Sa modestie ne lui permettoit pas de croire qu'un ouvrage, proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, pût être soutenable, lorsqu'il seroit dépouillé des avantages de l'action théâtrale ; mais Molière, dans cette espèce d'impromptu, étoit dans son véritable genre. Fléau de tous les ridicules, il en avoit saisi un, c'étoit celui de la charlatannerie en médecine ; l'attaquer, le détruire, c'étoit servir l'humanité ; et Molière, dans ce combat important, n'employa que ses armes, toujours sures de leurs coups ; le rire et la vérité.

On a dit qu'une querelle de la femme de Molière avec celle d'un médecin chez qui elle demeuroit, et qui lui avoit donné congé, avoit été la source de toutes les plaisanteries dont son mari poursuivit sans relâche la faculté de médecine.

Quelqu'un a dit aussi, et tout le monde l'a répété, que l'*Amour Médecin* étoit le premier ouvrage dans lequel Molière eût attaqué les médecins; cependant, la première scène du 3.e acte du *Festin de Pierre* avoit déjà annoncé leur art comme *une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes*, et toute cette scène est pleine de traits de la plus grande force contre eux.

A l'égard du premier fait, on seroit tenté de croire qu'il fût inventé par quelque médecin du tems, pour décrier le motif qui faisoit agir notre auteur.

Les médecins de ce tems-là courant les rues de Paris en habits de docteurs sur leurs mules, consultant gravement en latin sur les maladies les plus ordinaires, avoient eux-mêmes, depuis nombre d'années, répandu sur leur profession un ridicule ineffaçable, par leurs divisions et par les injures dont ils s'accabloient mutuellement.

Ce qui s'étoit passé dans la dernière maladie du cardinal Mazarin, qui avoit dit au Roi, avant de mourir, que tous ses médecins n'étoient que des charlatans, les scènes bouffonnes qu'ils jouoient tous les jours entre eux à l'occasion du célèbre vin émétique, les deux procès des facultés de Médecine de Rouen et de Marseille, contre les apothicaires des mêmes villes, en 1664, les sarcasmes dont se

régalèrent les deux professions dans leurs écrits publics ; tout cela ne pouvoit qu'altérer beaucoup la confiance dont cet art a besoin, et qu'il s'est conciliée depuis, en renonçant à la pédanterie et à l'empyrisme, et en daignant parler un langage plus humain, qui les fit entendre et du malade et de ceux qui l'entourent.

Les habiles gens de cette profession qui sont parmi nous aujourd'hui, ne ressemblent plus aux originaux de l'*Amour Médecin*. Des découvertes sans nombre, faites depuis ce tems-là, des études mieux soignées, nous donnent nécessairement des médecins plus instruits, et, comme le dit M. de Voltaire, *l'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.*

Pourquoi donc les tableaux que Molière nous a laissés des docteurs de son tems, nous font-ils rire encore ? C'est que les habiles gens de tout état sont toujours en petit nombre ; c'est que, dans une profession nombreuse, il est inévitable qu'il ne s'y glisse des particuliers qui cherchent à suppléer aux talens qu'ils n'ont pas, par quelques dehors qui puissent en avoir l'air ; c'est qu'enfin, pour abuser le vulgaire, l'ancienne pédanterie est encore, et sera toujours une ressource merveilleuse. Il y aura toujours des gens qui, comme *Guenaut*, diront qu'*on ne sauroit attraper l'écu blanc des malades, si on ne les trompe.*

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Molière osât, sous les yeux du roi, jouer les quatre premiers médecins de la cour. Seroit-ce abuser de la conjecture, d'imaginer que notre auteur en avoit au

moins prévenu son maître, ou plutôt qu'il avoit reçu de ce maître même le conseil de peindre ces nouveaux caractères, comme il en avoit reçu jadis, chez M. *Fouquet*, celui de peindre le chasseur des *Fâcheux*? Le silence des quatre médecins et celui de leur corps, après la représentation de la pièce, fortifie beaucoup cette idée. On n'a qu'à se peindre ce que produiroit aujourd'hui la liberté que Molière prit alors.

On a joué depuis peu à Versailles, (écrivoit Gui Patin) *une comédie des Médecins de la Cour, où ils ont été traités en ridicule devant le roi, qui en a bien ri; on y met en premier chef les cinq premiers médecins, et par-dessus le marché notre maître Elie Beda, autrement, le sieur Desfougerais, qui est un grand homme de probité, et fort digne de louanges, si l'on croit ce qu'il en voudroit persuader.*

Gui Patin, mal informé, compte six médecins, quoiqu'on n'en voye que cinq dans la pièce, et qu'il n'y en ait que quatre connus. Molière voulut au moins déguiser leurs noms, et pria son ami Despréaux, à qui la langue grecque étoit familière, de lui en forger qui leur fussent convenables.

Ceux que lui fournit le satyrique marquoient, en effet, le caractère de chacun de ces messieurs; il donna à M. *Desfougerais* celui de *Desfonandrés*, de φένω, je tue, et de ανδρός, homme.

---

(1) C'est dans ce Médecin qu'un charretier disait plaisamment, *laissons passer monsieu le docteu, c'est li qui nous a ait la grace de tuer le cardinal.* Les Romains, à la mort d'Adrien VI, firent placer sur la porte de son Médecin l'inscription suivante : *Au libérateur de son pays.*

A. M. *Esprit*, qui bredouilloit, celui de *Bahis*, de Βαύζειν, aboyer.

A M. *Guenaut*, celui de *Macroton*, de μακρός, long, et de τόνος, ton, parce qu'il parloit lentement.

A M. *Daquin*, apôtre de la saignée, celui de *Tomés*, de τομὸς, coupant.

On ne nous dit rien du cinquième médecin qui commence le troisième acte de la pièce, et qui s'appelle *Fillerin*, nom, sans doute, tiré comme les autres, du grec, de φίλος ἔρεβος, ami de la mort, ce qui va très-bien à ce qu'il dit lui-même, que *ceux qui sont morts, sont morts, et qu'il a de quoi se passer des vivans.*

Il faut remarquer, pour cet ouvrage, comme pour tous ceux où Molière a joué les médecins, qu'il n'en a jamais fait le sujet principal de ses comédies, et qu'il ne les y a placés que comme caractères secondaires et faits pour égayer l'action à laquelle ils étoient subordonnés.

La liberté de jouer les médecins est aussi ancienne que l'art du théâtre. Voyez Aristophane, dans sa comédie *des Nuées*, où il dit que ces Divinités aériennes servent d'alimens, et donnent de l'ame aux sophistes, aux poëtes et aux médecins.

οὐ γὰρ μὰ Δί' οἶσθ' ὁτιὴ πλείστους αὗται βόσκουσι σοφιστὰς,
Θουριομάντεις, ἰατροτέχνας.

On trouve, parmi les fragmens des anciens

comiques, plus d'un trait plaisant sur les médecins ; nous en transcrirons un ici de Philémon, traduit en 1569 par Henri Etienne.

Nullus etenim medicus, propè si inspexeris,
Valere amicos ne suos quidem cupit.

C'est ce qu'a imité l'auteur de *la Double extravagance*, lorsqu'il a dit, scène III, acte II :

Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusques chez leurs amis.

Athénée, dans la version de *Daleschamp*, p. 495, dit que rien n'est plus fou qu'un grammairien, à l'exception des médecins, *Exceptis Medicis, nihil esse grammaticis stultius.*

Plaute, dans ses *Menechmes*, acte V, scène III, parle d'un certain médecin ridicule, qui se vante d'avoir été appelé pour remettre une jambe à Esculabe, et un bras à Apollon.

Odiosus tandem vix ab Ægrotis venit,
Ait se obligasse crus fractum Æsculapio,
Apollini autem brachium......

Les scènes 4 et 5 de ce même acte des *Menechmes*, ont fourni à Molière la scène 11 du premier acte de *Pourceaugnac*, avec le médecin auquel on l'a confié. On peut voir, sur-tout dans la scène 5 de Plaute, par combien de questions ridicules, le médecin annonce sa charlatanerie (1).

---

(1) Les Italiens, dans leurs meilleurs pièces, ne ménageaient point les médecins. V. la scène 3 du premier acte de *l'Hypocrite* du fameux Aretin. *In phisico..... un carnefice honorato, et in dispregio de la Guistitia vede premiarsi de gli homicidi commissi, è però un vagheggia orine, et un contempla sterchi.*

Montaigne, le plus gai de nos moralistes, et par conséquent l'écrivain le plus fait pour être connu d'un auteur comique, avoit consacré le chapitre 37 du liv. 2 de *ses Essais*, à des plaisanteries sur les médecins, qu'il n'aimoit guère plus que Molière, et dont ce dernier a bien su profiter dans plus d'un endroit.

Cependant, tout ce que notre auteur s'est permis contre les médecins de son tems, est bien au-dessous de ce qu'en écrivoit un de leurs confrères, et il auroit pu dire, comme Montaigne, qu'il ne faisoit que *les pincer*, tandis qu'on *les égorgeoit*. En effet, il n'y a qu'à parcourir les lettres de *Gui Patin*, pour voir que Molière fut pour eux un ennemi moins terrible.

Ce savant médecin ne pouvoit supporter la nouveauté, la variété et la multiplicité des remèdes qu'on employoit alors. Il s'indignoit de l'usage reçu des secrets chymiques et végétaux, du tartre vitriolé, des préparations du laudanum, et sur-tout du vin émétique, qu'il appèle du vin énétique, à *necando* (1).

Pour des spécifiques (dit-il en 1662), *il n'y a que des charlatans qui se servent de ce terme. Je sais bien que Guenaut et son confident, le vénérable Desfougerais et Renaudot, portent de petites boîtes dans leurs poches, où il y a de petits grains pour faire dormir, etc.*

Ailleurs, et parlant des sieurs *Desfougerais*,

---

(1) C'étoit pourtant ce vin émétique, qui, en 1658, administré par un médecin d'Abbeville, malgré Valot, premier médecin, avoit sauvé la vie à Louis XIV, à Calais.

Guenaut, *Brayer*, *Valot*, *Rainsant*, *etc.*, il dit que ces docteurs *tâchent de faire*, *d'une profession pure et saine*, *une cabale et une imposture publique.*

Il va plus loin encore sur le compte du sieur *Desfougerais*, qu'il nomme *charlatan*, *s'il en fut jamais. Homme de bien* (ajoute-t-il) *à ce qu'il dit*, *et qui n'a jamais changé de religion que pour faire fortune*, *et mieux avancer ses enfans.*

S'il parle des médecins de la Cour, il les nomme *archiatres auliques*, *stibiaux*, *et empyriques de Cour*, *médicastes et polypharmaques* : chacun d'eux est pour lui le médecin de Tacite, qui avoit plus de secrets que de talens : *Eudemus specie artis frequens secretis.*

La fameuse consultation de Vincennes pour le cardinal Mazarin, lui fait immoler à la fois les sieurs *Guenaut*, *Brayer*, *Valot* et *Desfougerais*; il dit que *Brayer* veut que la rate soit gâtée, que *Guenaut* s'en prend au foie, *Valot* au poumon, et *Desfougerais* au mésentère. Ils sont tous à ses yeux *aulici agiotæ et versippelles medici*, *qui quærunt lucrum per fraudes et imposturas.*

L'épigramme contre le médecin *Valot*, qui avoit donné à la reine d'Angleterre de l'opium, dont elle étoit morte, fut un triomphe pour ce malin docteur. Nous le rapporterons ici comme une nouvelle preuve que Molière avoit pour lui la voix publique.

Le croirez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut, en mourant, même aventure
Que feu son père et son mari ?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwel, Médecin ;

Henri, d'un coup de bayonnette,
Charles finit sur un billot,
Et maintenant meurt Henriette,
Par l'ignorance de Valot.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que Molière n'avoit pas attaqué des gens dont la considération fût bien entière, et qu'il les ménagea plus qu'un homme de leur robe n'avoit fait avant lui.

Le succès de l'*Amour médecin* dut faire un grand plaisir à *Gui Patin*, qui cependant, dans sa 372.e lettre, en parle en homme peu instruit, puisqu'il lui donne le titre de l'*Amour malade*, et qu'il dit que cette pièce se joue à l'*Hôtel de Bourgogne*. *Tout Paris y court en foule* (dit-il) *pour voir représenter les médecins de la Cour, et principalement Esprit et Guenaut, avec des masques faits tout exprès. On y a ajouté Desfougerais, etc. Ainsi, on se moque de ceux qui tuent le monde impunément.*

Lully fut le compositeur de la musique du prologue et des intermèdes de cet ouvrage; mais ce n'est jamais du côté des paroles lyriques qu'il faut envisager le talent de Molière. Le succès, dans ce genre, appartient sans doute à des esprits d'un ordre inférieur.

Le dénoûment vrai, simple et comique de l'*Amour médecin*, peut être considéré comme un des meilleurs qui se trouvent dans le théâtre de Molière. Le grand nombre de copies qu'on s'est efforcé d'en faire, prouve le mérite du tableau.

L'histoire du Théâtre françois parle d'une comé-

die du même titre, de *P. de Sainte-Marthe*, en 1618. L'utile catalogue de M. le D. de la V...... donne aussi une pièce du même titre au sieur *le Vert*, mais ces deux pièces ne sont point connues.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

SGANARELLE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voisine de Sganarelle.
LUCRECE, nièce de Sganarelle.
LISETTE, suivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfèvre.
M. TOMÉS, médecins.
M. DESFONANDRÈS, médecins.
M. MACROTON, médecins.
M. BAHIS, médecins.
M. FILLERIN, médecins.
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

ACTEURS DU BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansans.

DEUXIÈME ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansans, de la suite de l'Opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansans.

La Scène est à Paris.

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour-à-tour ;
Et d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire?
Est-il de bonheur plus doux?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous, tous trois, d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

FIN DU PROLOGUE.


J. M. Moreau le jeune . inv . 1772 C. Baquoy. Sculp.

L'AMOUR MÉDECIN.

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

Ah ! l'étrange chose que la vie, et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité, que *qui terre a, guerre a*, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre! Je n'avois qu'une femme, qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur Guillaume, mon ami. Cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble ; mais enfin, la mort rajuste toutes choses. Elle est morte ; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. *(à Lucrece.)* Vous êtes ma nièce ; *(à Aminte,)* vous, ma voisine ; *(à M. Guillaume et à M. Josse,)* et vous, mes compères et mes amis ; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles ; et, si j'étois que de vous [1], je lui acheterois, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façons. Je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

LUCRÈCE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine; c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables, assurément; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse [2], et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise Vous vendez des tapis-

series, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (*seul.*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle lève les yeux au ciel.
(*à Lucinde.*)
Dieu vous garde. Bon jour ma mie. Hé bien, qu'est-ce? Comme vous en va[3] ? Hé quoi, toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as? Allons

donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage, veux-tu que je te baise? Viens.

(*à part.*)

J'enrage de la voir de cette humeur-là.

(*à Lucinde.*)

Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, et te fais serment qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toi, et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterois quelque cabinet de la foire de Saint Laurent? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée? (*Lucinde fait signe qu'oui.*)

SCENE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on lui laisse[1].

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites; et que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose

de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez ? et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame ? Hé ? Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un ? Hé ? N'auriez-vous point quelque secrette inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât ? Ah ! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable, pourquoi tant de façons ? Monsieur, le mystère est découvert ; et...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

LUCINDE.

Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE.

Oui je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon père, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas là la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE.

Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon père...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.

SCENE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

On dit bien vrai, qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Lisette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, et je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père ? Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme ; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais, d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal ?

LUCINDE.

Hélas, de quoi m'auroit servi de te le découvrir plutôt, n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie ? Crois-tu que je n'aye pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne sûsse pas à fond tous les sentimens de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir?

LISETTE.

Quoi! C'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous?...

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin, je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi, m'a paru d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs [5]; et, cependant, tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous [6] du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE.

Mais, que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et, s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison ; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez ? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée, et croit-il que vous soyez de marbre ? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion ; je prends, dès à présent, sur moi, tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais, je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il est bon, quelquefois, de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien ; et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un desir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères ? Rien de plus impertinent, et de plus ridicule, que d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ? Non,

non, je me moque de cet usage ; et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCENE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.*

Ah! malheur. Ah! disgrace. Ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer ?

SGANARELLE *à part.*

Que dit-elle là ?

LISETTE *courant toujours.*

Ah! misérable père, que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle ?

SGANARELLE *à part.*

Que sera-ce ?

LISETTE.

Ma pauvre maitresse !

SGANARELLE *à part.*

Je suis perdu.

LISETTE.

Ah !

SGANARELLE *courant après Lisette.*

Lisette.

LISETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lisette.

LISETTE *s'arrêtant.*

Ah ! monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille.....

SGANARELLE.

Ah, ah !

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dis donc vîte.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vîte dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE.

Hé bien ?

LISETTE.

Alors, levant les yeux au ciel : non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père; et, puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jetée ?

LISETTE.

Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amérement; et, tout d'un coup, son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah! ma fille. Elle est morte ?

LISETTE.

Non, monsieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne.

SCENE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

Vîte, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah! ma fille. Ma pauvre fille!

SCENE VIII.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

SCENE IX.

Les quatre médecins dansent, et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs là?

SGANARELLE.

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires [8].

SGANARELLE.

Chut. N'offensez pas ces messieurs là.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied, ni patte; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je? Mais, voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCENE II.

MESSIEURS TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

Hé bien! messieurs?

M. TOMÈS.

Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure ?

M. TOMÈS.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE.

Ah ! je vous entends.

M. TOMÈS.

Mais..... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des sièges.

LISETTE *à M. Tomès.*

Ah ! monsieur, vous en êtes.

SGANARELLE *à Lisette.*

De quoi donc, connoissez-vous monsieur?

LISETTE.

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS.

Comment se porte son cocher ?

LISETTE.

Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS.

Mort ?

LISETTE.

Oui.

M. TOMÈS.

Cela ne se peut.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut; mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vu.

M. TOMÈS.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne

manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici.......

(*Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.*)

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(*Ils s'asseyent et toussent.*)

M. DES FONANDRÈS.

Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRÈS.

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été, premiérement, tout contre

l'Arsenal, de l'Arsenal au bout du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la Porte Saint-Honoré, de la Porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques, du faubourg Saint-Jacques à la Porte de Richelieu, de la Porte de Richelieu ici, d'ici je dois aller encore à la Place royale.

M. DES FONANDRÈS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; et, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS.

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins, Théophraste et Artémius? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRÈS.

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMÈS.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément ; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. DES FONANDRÈS.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce ne soit entre amis ; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit ; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DES FONANDRÈS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur béjaune.[9]

M. TOMÈS.

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCENE IV.

SGANARELLE, MESSIEURS TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente ; je vous prie de me dire vîte ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS *à M. des Fonandrès.*

Allons, monsieur.

M. DES FONANDRÈS.

Non, monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur.

M. DES FONANDRÈS.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(*Ils parlent tous quatre à la fois.*)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille.....

M. DES FONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble.....

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-sul-té.....

M. BAHIS.

Pour raisonner.....

SGANARELLE.

Hé, messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang; ainsi, je conclus à la saigner le plutôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion; ainsi, je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRÈS.

Et moi que la saignée la fera mourir.

M. TOMÉS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme !

M. DES FONANDRÈS.

Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DES FONANDRÈS.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMÈS *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRÈS *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout-à-l'heure votre fille, c'est une personne morte.

(*Il sort.*)

M. DES FONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux, et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-cons-pec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e ; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS *bredouillant.*

Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait, car ce ne sont point ici des jeux d'enfant, et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté. *experimentum periculosum.* C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut,

de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE *à part.*

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en Grec, *At-mos*, est cau-sé-e par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nu-es dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de tems, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bien donc que, pour re-ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais au pré-à-la-ble, je trou-ve à pro-

pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re, de pe-tits la-ve-mens ré-mo-li-ans et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sans qu'on mê-le-ra dans sa pti-sa-ne.

M. BAHIS.

Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée, que nous réitérerons, s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir ; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS.

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cé-re-ment no-tre pen-sée.

M. BAHIS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre frère.

SGANARELLE.

(à M. Macroton, en alongeant ses mots.)

Je vous rends très-hum-bles gra-ces.

(à M. Bahis, en bredouillant.)

Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avèz prise.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu, il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà.

SCENE VII.

DEUXIÈME ENTRÉE.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut-il jamais payer ce secret d'importance?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on ne peut nombrer dans tout un an;
La gale,
La rogne,

La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède; mais, pourtant, voici une pièce de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
Tous les maux que, sur nous, l'ire du ciel répand,
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,

Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SCENE VIII.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'Opérateur, se réjouissent en dansant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MESSIEURS FILLERIN, TOMÈS, DES FONANDRÈS.

M. FILLERIN.

N'AVEZ-VOUS point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde; et n'est-ce pas assez que les savans voyent les contrariétés et les dissentions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu, d'une étrange manière; et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il

vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts, sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivans; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grace que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent, et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchymistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits. Mais, le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous

donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.

M. TOMÈS.

Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont par fois on n'est pas le maître.

M. FILLERIN.

Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. DES FONANDRÈS.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit; et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire; et voilà se mettre à la raison.

M. DES FONANDRÈS.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCENE II.

M. TOMÈS, M. DES FONANDRÈS, LISETTE.

LISETTE.

Quoi, messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine.

M. TOMÈS.

Comment? Qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier; et, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÈS.

Ecoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

SCENE III.

CLITANDRE *en habit de médecin*, LISETTE.

CLITANDRE.

Hé bien, Lisette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit, je puisse duper le bon homme? Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde, et je vous attendois avec impatience. Enfin, le ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amans soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable, et un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens; et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires; et nous avons concerté ensemble une manière de stratagême qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises: l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; et, si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour

arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCENE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, alégresse! alégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi ?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dis-moi donc ce que c'est ; et puis, je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

(*Il chante et danse.*)

Allons donc. La lera la la, la, lera la. Que diable !

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE.

Ma fille est guérie !

LISETTE.

Oui. Je vous amène un médecin ; mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE.

Où est-il ?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE *seul.*

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCENE V.

CLITANDRE *en habit de médecin*, SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *amenant Clitandre.*

Le voici.

SGANARELLE.

Voilà un Médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La science ne se mesure pas par la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remèdes sont différens de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavemens; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit ?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme !

LISETTE.

Monsieur, comme votre fille est-là toute habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE.

Oui. Fais.

CLITANDRE *tâtant le pouls à Sganarelle.*

Votre fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela ici ?

CLITANDRE.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.

SCENE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE *à Clitandre.*

Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (*à Sganarelle.*) Allons, laissez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi ? Je veux demeurer là.

LISETTE.

Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner. Un mé-

decin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

(*Sganarelle et Lisette s'éloignant.*)

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah! madame, que le ravissement où je me trouve est grand, et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; et, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où je suis, étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvemens de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah! madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagême qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie, et tous les traits de son visage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

LUCINDE.

Mais, vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE.

Ah ! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE *à Clitandre.*

Hé bien ! notre malade ? Elle me semble un peu plus gaie.

CLITANDRE.

C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui, bien souvent, que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits, avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, et les lignes de ses deux mains ; et,

par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, et d'un desir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu, et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un grand Médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien ! ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

LUCINDE.

Hélas ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon.

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE *à Clitandre.*

Quoi, vous êtes dans les sentimens d'être mon mari ?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

Et mon père y consent ?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah ! que je suis heureuse, si cela est véritable.

CLITANDRE.

N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de

me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE *à part.*

O la folle! O la folle! O la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi aussi un peu la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, monsieur....

SGANARELLE *étouffant de rire.*

Non, non, c'est pour.... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que (*bas à Sganarelle.*) je vous donne. C'est un anneau constellé, qui guérit les égaremens d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

(*bas à Sganarelle.*)

Hélas! je le veux bien, madame. Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà. Faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi, vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle!

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

(*Clitandre parle bas au notaire.*)

SGANARELLE *au notaire.*

Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour ces
(*à Lucinde.*)
deux personnes-là. Ecrivez. Voilà le contrat qu'on
(*au notaire.*)
fait. Je lui donne vingt mille écus en mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE *à Sganarelle.*

Mais, au moins, monsieur.

SGANARELLE.

(*au notaire.*)
Hé, non, vous dis-je. Sait-on pas bien..... Allons,
(*à Lucinde.*)
donnez-lui la plume pour signer. Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

(*après avoir signé.*)

Hé bien, tiens. Es-tu contente ?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des instrumens et des danseurs, pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.

SCÈNE VIII.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, *ensemble.*

Sans nous tous les hommes
Deviendroient mal sains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient mal sains ;
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

(Pendant que les jeux, les ris et les plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE, LISETTE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

Voilà une plaisante façon de guérir ! Où est donc ma fille et le médecin ?

LISETTE.

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment, le mariage ?

LISETTE.

Ma foi, monsieur, la bécasse est bridée, et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable ! (*Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.*) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (*Les danseurs le retiennent toujours.*) Encore ? (*Il veulent faire danser Sganarelle de force.*) Peste des gens !

FIN.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR L'AMOUR MÉDECIN.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[1] *Et si j'étois que de vous.* Le *que* est de trop ; on dit aujourd'hui assez négligemment, *si j'étois de vous*, et plus correctement, *si j'étois à votre place.*

[2] *Vous êtes orfèvre, M. Josse.* On n'ignore nulle part la fortune qu'a faite cette réplique de Sganarelle ; le sens et la précision de Molière ont donné à des lignes de sa prose le mérite de ces vers heureux qui ont fait proverbe.

SCENE II.

[3] *Comme vous en va?* pour *comment.*

SCENE III.

4 *Et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on lui laisse.* Il faudrait, *qu'on la lui laisse*, ou plutôt, *qu'on l'y laisse.*

Cette scène où Sganarelle s'obstine à ne point vouloir entendre ce qu'on lui dit de cent façons, parce qu'on lui fait envisager le mariage de sa fille comme le vrai remède de sa mélancolie, et que cette idée de mariage contrarie les siennes, est d'un comique charmant.

SCENE IV.

5 *Sensible à ses ardeurs.* On diroit aujourd'hui, *à son ardeur.* Il n'y a que les poëtes qui emploient encore ce mot au pluriel.

6 *Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret*, etc. On retrancheroit aujourd'hui *de vous*, comme inutile à la phrase, et comme multipliant désagréablement la particule *de.*

SCENE VI.

7 Il est aisé de voir que *Regnard* a dessiné *ses Folies amoureuses* d'après cette scène et d'après toute la pièce. Lucinde ne fait point la folle ici, mais seulement la malade.

ACTE II.

SCENE I.

8 *Il ne faut jamais dire une telle personne est morte d'une fièvre* et *d'une fluxion sur la poitrine, mais, elle est morte de quatre médecins.* Pline, dans son Histoire naturelle, cite une épitaphe où l'on fait dire à un mort qu'il est mort du nombre de ses médecins. *Turbâ se medicorum periisse.*

SCENE III.

9 *Leur montrer leur béjaune.* Terme familier, dit le Dictionnaire de l'académie, emprunté de la fauconnerie, et qui signifie *oiseau jeune et niais.*

NOUVELLES OBSERVATIONS.

(Avertissement de l'éditeur.) *Chacun d'eux est pour lui le médecin de Tacite, qui avoit plus de secrets que de talens. Eudemus specie artis frequens secretis.* J'ai cité cet endroit de Tacite sur la parole de Gui Patin dans une de ses lettres, où il dit de Vautier, qu'il se vantoit de secrets chimiques, et ressembloit au médecin de Tacite. *Eudemus, etc.* Mais j'aurois

dû avertir que si Patin ne vouloit faire allusion qu'aux secrets particuliers de Vautier, il détournoit le sens véritable de l'historien. En effet, Tacite ne vouloit pas peindre *Eudemus* comme ayant des secrets *en poche*, mais comme un médecin qui, sous le manteau de sa profession, entroit pour beaucoup dans les intrigues de Livie. (Observation de M. Dalembert.)

Scène i. *Si j'étois que de vous.* On trouve, dans les Opuscules sur la langue françoise, page 256, le trait suivant : « Il faut, MM., a dit M. le président » Rose, que je vous fasse à ce propos une petite » historiette. Au voyage de la paix des Pyrénées, » un jour le maréchal de Clérambault, le duc de » Créquy et M. de Lionne causoient, moi présent, » dans la chambre du cardinal Mazarin. Le duc » de Créquy, en parlant au maréchal de Clérambault, lui dit, dans la chaleur de la conversa- » tion : M. le maréchal, *si j'étois que de vous*, je » m'irois pendre tout-à-l'heure. Hé bien, répliqua » le maréchal, *soyez que de moi.* Le petit conte fut » applaudi, et puis on décida que dans le discours » familier on peut dire, *si j'étois que de vous.* Quel- » qu'un dit qu'il aimeroit encore mieux *si j'étois de* » *vous.* Un autre ajouta que cette phrase étoit d'un » familier très et trop familier. »

LE MISANTROPE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LE MISANTROPE.

Cette comédie en vers et en cinq actes, fut jouée sur le théâtre du Palais Royal, le 4 juin 1666.

Nous voilà parvenus à un des chefs-d'œuvre de la scène comique françoise; car il n'est pas aisé de prononcer entre *le Tartuffe* et *le Misantrope*; c'est l'embarras où l'on se trouve lorsqu'il faut choisir entre *Phèdre* et *Iphigénie*, ou entre *Rodogune* et *Cinna*.

Il étoit reservé à notre siècle dissertateur et confiant, d'attaquer le *Misantrope*, si admiré de toute l'Europe, et traduit dans toutes les langues (1). M. R.... de G..... dans sa lettre à M. Dalembert, s'est livré, sur cette comédie, à des déclamations d'un vertueux Spartiate, ignorant et la science ai-

(1) Les premiers auteurs anglais, (dit M. l'abbé Dubos) qui mirent en leur langue les comédies de Molière, les traduisirent mot-à-mot. Ceux qui l'ont fait dans la suite, ont accommodé la Comédie Françoise aux mœurs anglaises; ils en ont changé la scène et les incidens : c'est ainsi que Wicherley en usa, lorsqu'il fit, *du Misantrope* de. Molière, *son Homme au franc procédé*, qu'il suppose être un Anglais et un homme de mer.

Tome I, page 661.

mable des mœurs, et le vrai goût des spectacles, chez une nation policée, qui ne vit point sous un gouvernement démocratique.

M. Dalembert s'est garanti de partager, avec M. R.... la témérité littéraire d'attaquer Molière; il a même défendu ce grand homme avec autant de force que de succès, ainsi que M. Marmontel. Qu'il soit permis, après ces deux hommes célèbres, d'examiner encore les erreurs de M. R..... Peut-être les combattra-t-on par d'autres raisons que les leurs, tant la cause du goût est abondante et fertile en moyens propres à la défendre ?

Molière, dit M. R..... page 54 et suivantes, *n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules..... Il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu; c'est ce qu'il a fait dans le Misantrope...... Alceste est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; Molière lui donne un personnage ridicule..... Molière a mal saisi le Misantrope; pense-t-on que ce soit par erreur? Non, mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, le force à le dégrader contre la vérité du caractère....* Et page 72, *l'intention de l'auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche, est plus dangereux que le mal même, en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité, en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.*

Une espèce d'indignation s'élève, mais on la contraindra, et l'enthousiasme qu'excite le mérite de Molière dans les esprits bien faits, cédera ici à la considération et à l'estime que son critique indiscret mérite à d'autres égards.

Qu'est-ce qu'entend M. R.... par *le ridicule de la vertu*? Ces deux mots se détruisent mutuellement; il falloit dire, d'une vertu privée, par humeur ou par orgueil, de son plus cher avantage, et de sa marque la plus distinctive, celle de se faire aimer. M. R.... croiroit-il qu'une vertu douce et qui attire à elle tous les cœurs, n'est pas la vraie et solide vertu? S'imagineroit-il qu'elle n'existe pas, parce qu'il a pu en trouver la pratique difficile et rare? Il n'y a qu'un *Misantrope* qui puisse donner le nom de vertu à son dégoût pour l'humanité.

Pourquoi haïr ses semblables? Pourquoi, dans la société, se donner un titre qui la déchire? Pourquoi Alceste, à qui Molière auroit fait pratiquer la vertu, s'il avoit voulu le peindre comme un *véritable homme de bien*, n'est-il jamais, dans tout le cours de la pièce, ni doux, ni patient, ni juste, ni humain? Pourquoi n'y est-il, au contraire, que brusque, bizarre, emporté, insupportable aux autres? Pourquoi fait-il, en aimant, le choix le moins assorti et le plus ridicule? Pourquoi, malgré les sages réflexions de ses amis, est-il le jouet éternel d'une médisante et d'une coquette qui ne rassemble chez elle que des fats? Pourquoi, dans un âge mûr, où les fautes de la jeunesse deviennent presque des vices, remplit-il chez elle le personnage d'un écolier? Non, encore un coup, Alceste n'est

pas, dans la rigueur du terme, *un véritable homme de bien.*

A quels traits M. R..... a-t-il pu le reconnoître pour tel ? Est-ce au ton âcre et sans retenue dont il fait, dans la première scène, le portrait de l'homme avec lequel il est en procès ? Est-ce au souhait barbare autant qu'insensé, de voir ses juges commettre une iniquité, en lui faisant perdre sa cause, pour avoir le plaisir de les haïr et de les déchirer ? Les *parbleu*, *morbleu*, *têtebleu*, *etc.*, dont tous ses discours sont lardés, sont-ils des signes auxquels M. R...... reconnoisse un homme vraiment vertueux ? Est-ce au courroux déraisonnable qui le transporte contre un valet trop lent à lui trouver un papier, dans la scène 4.e du 4.e acte, que le citoyen de Genève a conçu l'estime profonde qu'il a pour ce personnage ?

Molière se connoissoit mieux en sages; rappelons ici le portrait qu'il fait des véritables gens de bien, dans la scène 6.e *du Tartuffe.*

Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable.
. . . .
. . . .
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à bien juger d'autrui.

Voilà sur quelle hauteur il faut que se mesurent ceux qui aspirent au nom de sages; et si l'Alceste de Molière est bâti sur un modèle presque opposé

à celui-là, ce n'est point un *véritable homme de bien*, parce que la vertu digne de nos respects, est toujours douce, patiente et charitable.

Molière n'a donc point conçu l'idée monstrueuse de jouer la vertu sous le masque d'Alceste; il n'a fait le choix de ce caractère, que parce qu'il étoit un foyer très-étendu, sur lequel pouvoit aller se réfléchir le plus grand nombre des ridicules de son tems, qu'il vouloit faire passer sous nos yeux. Il semble que Molière ait réalisé, pour la gloire de son art, le vœu détestable de *ce marault de Caligula* (comme dit Montaigne), qui souhaitoit que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour la faire tomber. *Utinam populus Romanus unam cervicem haberet.*

L'humeur d'Alceste devoit lui servir à peindre avec chaleur des ridicules; mais cette humeur même, dans un homme aussi foible qu'un autre, étoit un excellent sujet de comédie entre les mains de notre auteur, qui, dans ce chef-d'œuvre, est bien loin d'avoir persuadé que, *pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.*

Il a mal saisi le Misantrope, dit M. R.... Cette seconde inculpation est-elle mieux fondée que la première? C'est ce que nous allons examiner.

Le Misantrope d'une république et celui d'une monarchie sont deux personnages différens pour *le mode.* Si *le Misantrope* d'un Etat gouverné par un maître, est un homme d'un état abject, ou s'il est élevé en dignité, l'éducation et les relations de cet individu, avec l'ordre de la societé, y apporteront encore de nouvelles disparités.

Ce n'est point assez qu'un caractère soit dessiné dans la nature généralement prise. S'il est destiné à servir d'exemple, il faut qu'il soit tracé dans chaque pays et dans chaque âge, selon les mœurs données. Le *Timon* des anciens n'est point notre *Misantrope*. Alceste l'est autant qu'un François de son état et du 17.e siècle ait pu le devenir ; et lorsque M. de M.... osa desirer de lui ressembler, c'étoit un trait de son propre caractère ; c'étoit avouer seulement qu'avec autant d'humeur que *le Misantrope*, il n'avoit pas toujours son courage pour pousser, dans toutes les occasions, les choses aussi vigoureusement que lui. Ce qui ne prouve pas que le caractère soit manqué.

Il y avoit plus de misantropie, sans doute, dans le mot effrayant du maréchal d'Huxelles, qui justifioit son célibat, en disant qu'*il n'avoit pas encore trouvé de femme dont il voulût être le mari, ni d'homme dont il desirât être le père* (1). Mais ce mot indigneroit sur la scène françoise ; et plût au ciel que nos auteurs de théâtre sussent, aussi bien que Molière, à quel point un caractère cesse d'être dramatique, et fait pour être présenté à une nation chez qui tous les extrêmes sont rares, et par conséquent inutiles à montrer.

---

(1) Il est singulier de trouver dans un autre maréchal de France la même haine pour l'espèce humaine ; le maréchal de Gassion disait qu'il n'estimoit pas assez la vie pour desirer d'en faire part à quelqu'un. Ils ne faisaient cas, sans doute, que de la postérité d'*Epaminondas*. Je laisse à ma patrie, disoit ce général Thébain, deux filles, dont le nom retentira dans toute la Grèce, les victoires de *Leuctres et de Mantinée*.

Si *le Misantrope* n'eut pas d'abord tout le succès qu'il devoit avoir, ce ne fut par aucun des raisonnemens de M. R.... Il falloit pour les faire naître, que notre impuissance de produire nous eût réduits à ne faire que raisonner sur les productions des autres, et que ce funeste goût dissertateur eût ouvert un champ libre à tous les paradoxes possibles.

On ne dut paroître indécis sur le sort de ce chef-d'œuvre, que parce qu'étonné de la noblesse et de la décence du genre, le public n'osa prononcer d'abord si ce genre nouveau pouvoit être propre à ses plaisirs.

Cette partie de la nation qui, dans nos spectacles, occupe la dernière place, relativement au prix, cherche moins à admirer qu'à rire, au sortir du travail et des soins pénibles de la vie; et *le Misantrope* n'excitoit que le rire de l'esprit. C'est ainsi que Térence, dont les premiers ouvrages avoient eu un plein succès, échoua dans sa comédie de l'*Hécire*, parce qu'il avoit tenté, par ce drame, d'introduire à Rome un genre de comédie plus grave et plus sérieux.

La tradition nous apprend, d'ailleurs, que le sonnet d'*Oronte*, écrit dans le style des petits vers, qui faisoient alors des réputations aux *Ménages*, aux *Cotins*, aux *Montreüils*, etc. etc. etc. avoit malheureusement plû au parterre, et que la honte d'avoir approuvé des sottises, l'indisposa contre l'ouvrage de Molière.

Il fallut donc le ramener par la farce *du Fagotier*, et bientôt il eut plus de honte encore d'avoir été peu frappé des beautés *du Misantrope*, que d'avoir été

séduit un instant par les jeux de mots et l'affectation puérile du sonnet.

Il faut convenir que, si Molière n'avoit pas donné à Alceste une vertu qui le fît aimer, il avoit un peu relevé ce personnage, en lui donnant tout le goût dont il étoit rempli lui-même, et l'on sait qu'il ne désavouoit pas de s'être copié, à cet égard, dans plus d'un endroit de cette comédie.

La leçon vigoureuse qu'il fait à Oronte, est une des choses qui ont le plus contribué à perfectionner l'esprit de la nation; et la préférence comique d'Alceste pour la vieille chanson sur toutes les misères à la mode, servit long-tems de boussole pour distinguer et le naturel et le vrai d'avec *la pompe fleurie de tous les faux brillans* qu'on étaloit alors avec tant de confiance, et qui se produisent encore avec succès parmi nous (1).

La tradition parle d'une querelle fort vive entre Malherbe et un jeune homme de robe qui étoit venu consulter ce poëte sur quelques petits vers qu'il avoit faits, et sur lesquels ce père de notre poësie dit, sans aucun ménagement, son avis au jeune rimeur. *Avez-vous*, lui dit-il, *l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu? A moins de cela, vous ne devez pas exposer votre réputation, en produisant une pièce si ridicule.* Il est très-possible que cette anecdote ait fourni à Molière l'idée de la scène excellente d'Alceste et d'Oronte.

---

(1) *Turpe est sinè pignore carmen.* Corn. Séver.

On veut aussi que Molière, dans le courroux plaisant d'Alceste sur l'accommodement proposé par messieurs les maréchaux entre Oronte et lui, se soit rappelé ce qu'il avoit ouï dire à Despréaux sur Chapelain : *Il n'y a point de police au Parnasse*, s'étoit un jour écrié le satyrique, *si je ne vois ce poëte attaché au Mont fourchu* ; mais si l'anecdote précédente est vraie, elle seule peut avoir inspiré à Molière ces deux vers :

Je soutiendrai, morbleu, que ces vers sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

M. de M..... voulant enchérir sur Alceste, osa, dit-on, avancer que l'ordre même du Roi ne pourroit l'empêcher de soutenir les vers mauvais. M. de M..... se vantoit vraisemblablement. Un ordre de Louis XIV l'auroit au moins embarrassé beaucoup ; et d'ailleurs étoit-ce au protecteur déclaré de Chapelain et de Cotin de se piquer de tant de sévérité dans une décision sur des vers ?

C'étoit de lui que Despréaux avoit dit, dans sa satyre à M. de Valincour :

Le ris, sur son visage, est en mauvaise humeur.

Cela prouve bien que son caractère avoit pu fournir quelques traits à Molière ; mais, comme on vient de le voir, on ne pouvoit pas lui supposer le goût d'Alceste dans la scène du sonnet.

On sait que M. le duc de S. A...... plaisantant M. de M.... sur le personnage *du Misantrope*, celui-ci lui répondit : *Eh ! ne voyez - vous pas, mon*

cher duc, que le ridicule du poëte de qualité vous désigne encore plus clairement? Cela pouvoit être vrai, et il y a grande apparence que Louis XIV, qui redoutoit le ridicule presque autant que Molière, trouvoit fort bon que cet auteur n'arrêtât son génie par aucune des petites considérations, dont l'oubli pourroit, dans un autre tems, perdre un homme de lettres.

Les contemporains de Molière reconnurent sans doute, et *Damon le raisonneur*, qui trouve toujours l'art de ne vous rien dire avec de grands discours; et le *mystérieux Timante*, qui, jusqu'au bon jour, vous dit tout à l'oreille, et le *Géralde entêté de qualité*, et l'*orgueilleux Adraste*, et le *jeune Cléon*, et son oncle *Damis*, qui, les bras croisés, du haut de son esprit, regarde en pitié ce que chacun dit. Ce qu'il y a d'essentiel à remarquer à cet égard, c'est que Molière, dans cette galerie de portraits, ne découvre aucun vice réel et déshonorant, quoiqu'il en eût pu trouver à la Cour. Fidèle aux vrais principes de son art, c'est le ridicule seul qu'il attaque, et dont il veut venger la société.

Le philosophe *Plapisson*, que nous avons vu si ridiculement fâché contre le succès de l'*Ecole des Femmes*, passe aussi pour un des modèles que s'étoit proposé Molière pour le Misantrope; mais les preuves publiques de mauvais goût qu'il avait données, l'excluoient au moins de toute ressemblance avec Alceste, par rapport aux choses d'esprit.

A l'égard du livre abominable dont Alceste se défend dans la première scène du cinquième acte,

on sait que la cabale redoutable qu'épouvantoit l'approche du *Tartuffe*, fit forger un libelle infâme, dont elle essaya de faire passer Molière pour l'auteur; ce trait, qui lui étoit personnel, ainsi que plusieurs autres, est une preuve sans réplique, que, dans le portrait du Misantrope, il n'avoit affecté personne en particulier. Molière eût fait une satire, si tous les traits de son personnage eussent ressemblé à quelque individu; mais, en généralisant ce caractère, il le rendoit digne de la comédie, qui n'aspire point à la licence du libelle, et il révéloit à ses successeurs le secret de son art, pour corriger les hommes sans les offenser.

On seroit tenté de passer sous silence la prétendue anecdote qui se trouve dans un manuscrit d'un M. de Tralage, conservé à la bibliothèque Saint-Victor, n.o 688. Ce particulier prétend avoir appris du sieur *Angelo*, docteur de la comédie italienne, que lui, docteur, avoit vu à Naples représenter un Misantrope, qu'il en avoit fait l'extrait à Molière, et que, cinq semaines après, il avoit vu paroître cette même pièce sur le théâtre du Palais Royal.

Que d'absurdités dans ce conte! Le Misantrope fait en cinq semaines, un caractère absolument dans nos mœurs, dessiné d'après une pièce napolitaine! etc. Comment le docteur *Angelo* est-il le seul qui ait annoncé l'existence de ce Misantrope Italien? On rougit pour M. de Tralage, de la peine qu'il a prise d'écrire de pareilles inepties.

Une des singularités du Misantrope, c'est que le sieur de Visé, ennemi jusqu'alors de Molière, devint son apologiste, et qu'on a fait long-tems, à l'éloge

27*

qu'il fit de cette pièce, l'honneur de l'imprimer avec elle, honneur qu'il a perdu avec raison, parce que le Misantrope est également au-dessus d'un pareil éloge, et des critiques que depuis on s'est hasardé d'en faire.

Quoique cette pièce soit une des mieux écrites de toutes celles de Molière, on y trouve encore quelques fautes de style. Il faut se souvenir de l'aveu qu'il fit lui-même en dînant avec Despréaux et le duc de Vitry chez le comte de Broussin.

Il devoit lire, à ce dîner, quelques morceaux de sa traduction libre de Lucrèce; mais il s'en excusa, dans la crainte de paroître moins digne des louanges qu'il venoit de recevoir de son ami, dans sa seconde satire; il aima mieux faire la lecture du premier acte du Misantrope, auquel il travailloit alors, mais en prévenant encore ses auditeurs qu'ils ne devoient pas s'attendre à *des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de Despréaux, parce qu'il perdroit trop de tems, s'il vouloit les travailler autant que lui.*

Molière et Racine étoient brouillés, lorsqu'on donna *le Misantrope*. Les amis du dernier de ces grands hommes l'avoient forcé de retirer son *Alexandre* du théâtre du Palais Royal, pour le porter à celui de Bourgogne, où cette tragédie eut en effet plus de succès. C'étoit un dégoût pour Molière et pour sa troupe, qui, d'ailleurs, perdit, à cette occasion, la meilleure de ses actrices; mais le refroidissement que produisit cette tracasserie théâtrale, n'empêcha jamais ces deux génies de se rendre justice. Quelqu'un étant venu chez Racine le lendemain de la première représentation *du Mi-*

santrope, lui dire que la pièce était tombée, et que rien n'était plus froid : *retournez-y*, répondit le poëte tragique, *examinez-la mieux : il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce.*

Quelque noblesse qu'il y ait dans ce procédé de Racine, Molière est encore plus étonnant, lorsque deux ans après, voyant le mauvais accueil du public pour *les Plaideurs*, il dit tout haut en sortant: *cette comédie est excellente, et ceux qui s'en moquent mériteraient qu'on se moquât d'eux.* Molière approuvoit alors un homme qui sembloit vouloir courir la même carrière que lui, et qui s'y prenoit assez bien pour lui annoncer un rival redoutable.

Il faut observer que depuis l'*Amour Médecin* jusqu'au *Misantrope*, il s'étoit passé neuf mois sans que Molière eût rien fait paroître, mais que la suspension des spectacles, à la mort de la Reine, en avoit été la cause.

ACTEURS.

ALCESTE, amant de Célimène.

PHILINTE, ami d'Alceste.

ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE.

ÉLIANTE, cousine de Célimène.

ARSINOÉ, amie de Célimène.

ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, }

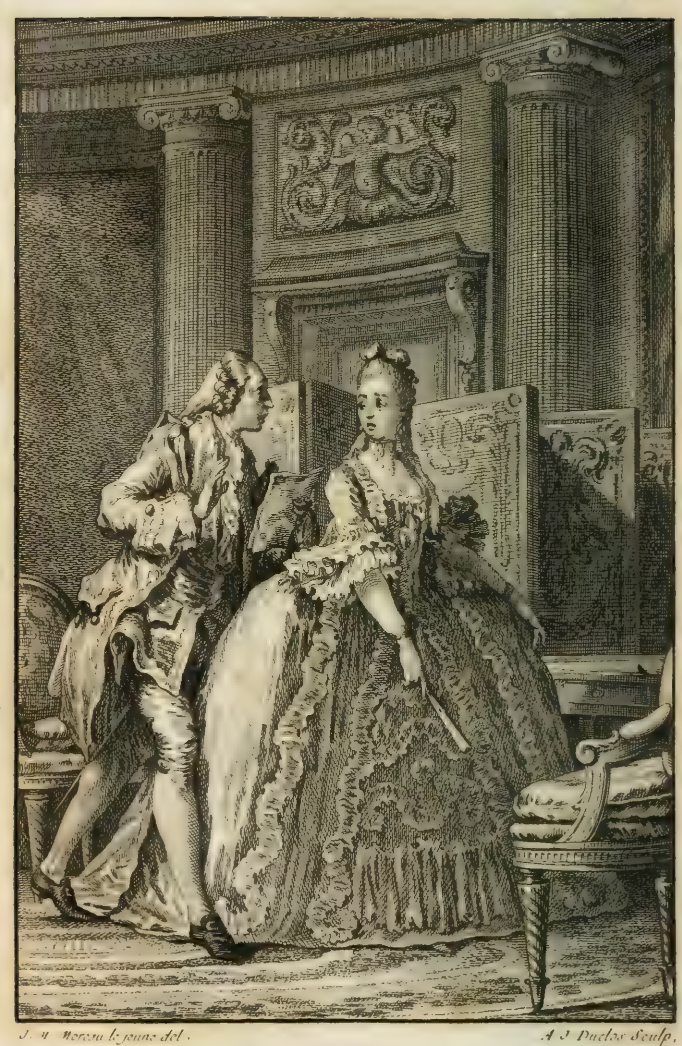
BASQUE, valet de Célimène.

UN GARDE de la Maréchaussée de France.

DUBOIS, valet d'Alceste.

La Scène est à Paris, dans la maison de Célimène.





J. M. Moreau le jeune del. A. J. Duclos Sculp.

LE MISANTROPE.

LE MISANTROPE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis*.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie.....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers.....

ALCESTE *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait, jusques ici, profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme [a];

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame;
Et, si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lache méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;

Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située [b],
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [c],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers:
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence,
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils [d] que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle; et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et, par fois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi, vous iriez dire à la vieille Émilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun;
Et qu'il n'est, à la Cour, oreille qu'il ne lasse
A compter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moquepoint;
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage;
Et crois voir en nous deux [1], sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'Ecole des Maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons-là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non: tout de bon, quittez toutes ces incartades.

Le monde par vos soins ne se changera pas:
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc, que cette maladie,
Par-tout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion.
Encor en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes,
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
Et les autres, pour être aux méchans complaisans,

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès,
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque, on voit à plein le traître,
Par-tout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne,
Nommez le fourbe infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit,
Cependant sa grimace est par-tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par-tout il s'insinue,
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures,
Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon dieu! des mœurs du tems mettons-nous moins en pein
Et faisons un peu grace à la nature humaine,
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété,
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au tems sans obstination.
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours.
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être,
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,

Seront assez méchans, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;

Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle;
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve[2];
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grace est la plus forte; et, sans doute, ma flamme,
De ces vices du tems pourra purger son ame[3].

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu.
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,

D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs ;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE *à Alceste.*

J'ai su là bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,

J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long-tems, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens;
Et, pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi, vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;

Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux.
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute : et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toûtes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre [e] à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un tems notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choses-là sont mises.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle;
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas à part.*

La peste de ta chûte, empoisonneur au diable[4]!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas à part.*

Morbleu!

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE *bas à part.*

Hé, que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel-esprit, nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;

Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour[5], vous avez d'honnête homme,
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchans modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *nous berce un tems notre ennui,*
Et que, *rien ne marche après lui*?
Que, *ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux:
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle-là toute pure?

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(à Philinte qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,

J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;

Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

Plus de société

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! parbleu, c'en est trop. Ne suivez point mes pas[5].

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble:
Oui, je vous tromperois de parler autrement;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMENE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame:
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?

Et, lorsque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors.

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attache autour de vous leurs assiduités,
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort,
Votre Clitandre à l'heur de vous plaire si fort;
Sur quel fond de mérite et de vertu sublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt [1],
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave [2]?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMENE.

Qu'injustement, de lui, vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ?
Et que, dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis.

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance;
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMENE.

Mais, de tout l'univers, vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMENE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, a mon cœur enflammé?

CÉLIMENE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais, qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci [b],
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu, faut-il que je vous aime!
Ah! que si de vos mains je rattrappe mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur.
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMENE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.

Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter[c].....

SCENE II.

CÉLIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMENE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMENE.

Hé bien! faites monter.

SCENE III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous [d],
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte?...

CÉLIMENE.

Mon Dieu, de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement.....

SCENE IV.

ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre, encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMENE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMENE.

Hé bien, allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCENE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

ÉLIANTE *à Célimène.*

Voici les deux marquis, qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMENE.

(à Basque.)
Oui. Des sièges pour tous.
(Basque donne des sièges, et sort.)
(à Alceste.)
Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CÉLIMENE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMENE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMENE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMENE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu, je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Par-tout il porte un air qui saute aux yeux d'abord,

Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu, s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMENE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours:
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÈLIMENE.

C'est de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;

De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMENE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens:
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMENE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau tems et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.

Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on baille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMENE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même,
Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMENE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets forts délicats.

CÉLIMENE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat, que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMENE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête-homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMENE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos;
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que, dans la tête, il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre,
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE *à Célimene.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse;
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu, c'est à vous; et vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par-tout se prendre [e]
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMENE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise ?

Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,
Il prend toujours en main l'opinion contraire ;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes ;
Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent les armes
Et ses vrais sentimens sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable[f] aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu, les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contr'eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.

CÉLIMENE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on [g] a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme [2].

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut,
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De graces et d'attraits, je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême,
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable [3];
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée [h],
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMENE.

Brisons-là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE et ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez, quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre d'affaire où je sois attaché.

CÉLIMENE *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées[1],
Avec du d'or dessus.

CÉLIMENE *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la Maréchaussée.

ALCESTE *allant au-devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît ?
Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE *à Alceste.*

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMENE *à Philinte.*

Comment ?

PHILINTE

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point; les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.
(*à Clitandre et Acaste qui rient.*)
Par la sanbleu, messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, madame; et, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHER marquis, je te vois l'ame bien satisfaite;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emploi dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant, sur les bancs du théâtre[1];

Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ah!
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, sur-tout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être.
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu, je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie* à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte, et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que, de ses vœux,
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, marquis, pour ajuster nos vœux [b],
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que, qui pourra [c] montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu [d],
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMENE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un carosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

CÉLIMEME, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMENE.

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe;
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame elle est du monde; et ses soins tentent tout[d]
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir, qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude [e];
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame;
Et même, pour Alceste, elle a tendresse d'ame.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main, contre moi se détache.

Enfin, je n'ai rien vu de si sot à mon gré;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCENE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMENE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMENE.

Ah! mon Dieu, que je suis contente de vous voir.
(*Clitandre et Acaste sortent en riant.*)

SCENE V.

ARSINOÉ, CÉLIMENE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMENE.

Voulons-nous, nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.

Madame, l'amitié doit sur-tout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer :
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,
Où, sur vous, du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite, avec ces grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre,
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord,
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort,
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que par-tout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.

Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets,
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMENE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très-rare mérite,
Qui parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien.
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.

À quoi bon, disoient-ils, *cette mine modeste,*
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc et veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance ;
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long-tems,
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMENE.

Au contraire, madame; et, si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne-foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuïons cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat est amorti;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces,
L'âge amenera tout; et ce n'est pas le tems,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.

Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'est pas d'un si grand cas, pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMENE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour;
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentimens,
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amans;

Et, de-là, nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avanc
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens du haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager; et vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire,
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans....

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter [1],
Madame, et, là-dessus, rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie,
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir [2].

SCENE VI.

ALCESTE, CÉLIMENE, ARSINOÉ.

CÉLIMENE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec madame ; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice,
Vous avez à vous plaindre ; et je suis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, madame ? Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'état est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

ARSINOÉ.

Tous ceux, sur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit....

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons mon mérite, de grace ;
Dequoi voulez-vous-là que la cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé, madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde !
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;

D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines[k],
On peut, pour vous servir, remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent,
Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels[5],
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour!
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet,
De souffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait,
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie[1], elle est, et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien, c'est assez dit ; et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité [m] du cœur de votre belle ;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés, on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
Non, messieurs, disoit-il, *je ne me dédis point,*
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers;
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières;
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira; mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur;
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,

On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
Enfin, toute la grace et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir mieux son style,
Monsieur, je suis fâché d'être si difficile :
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur ;
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier[1];
Et la sincérité dont son ame se pique,
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par-tout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;

Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais, croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut v

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
Son cœur, de ce qu'il sent, n'est pas bien sûr lui-même,
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, par fois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté ;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse ;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,

S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus, souffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance*.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait.... Mon amour.... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit, un peu, tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses?

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

Célimène.... Eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidelle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légérement ;
Et votre esprit jaloux prend, par fois, des chimères...

ALCESTE.

Ah! morbleu, mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
(*à Eliante.*)
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrace et sa honte ;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas, quelquefois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'es à vous qu'appartient cet ouvrage ;

C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante,
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger? Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidelle,
C'est par-là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pouvez quitter ce desir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche.
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCENE III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE *à part.*

O ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMENE.

(*à part.*) (*à Alceste.*)
Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMENE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquens soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que, sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par-tout naître sans dépendance,
Que jamais par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé sans feinte,
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur, voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage,
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue.
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMENE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prets,
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMENE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMENE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi, vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?

CÉLIMENE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont, vers moi, son style vous accuse?

CÉLIMENE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi, vous bravez ainsi ce témoin convainquant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour une autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CÉLIMENE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,

En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

ALCESTE.

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait ;
Et me voilà, par-là, convaincu tout-à-fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons, un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner, pour une femme,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMENE.

Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMENE.

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit; j'estime ce qu'il est ;
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE *à part.* [2]

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi, d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche,
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache ,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !

(*à Célimene.*)

Ah ! que vous savez bien ici , contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême ,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendresse consent ,

Efforcez-vous ici de paroître fidelle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMENE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi! de mes sentimens l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux;
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité,
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traîtresse, mon foible est étrange pour vous;
Vous me trompez sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée,
A votre foi mon ame est toute abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice;
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière.
Me préserve le ciel que vous ayez matière...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCENE IV.

CÉLIMENE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré.
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement.

Veux-tu parler ?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment ?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause ?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais, par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah ! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine,
Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,

Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais, le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien! Quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite[c],
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis; enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! N'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense.
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

DUBOIS *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour,
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quelque soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige....

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, et beau me raisonner,
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi, contre ma partie, on voit, tout-à-la-fois,
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon ame se repose;
Cependant, je me vois trompé par le succès;
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!

Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit, et tourne la justice !
Il fait, par un arrêt, couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable ;
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche, méchamment, d'appuyer l'imposture !
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc ;
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma pensée ;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu, sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire les porte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permission d'être franc scélérat,
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, sa malice a tourné;
De ce côté, déjà, vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est, en justice, aisé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,

Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs, qu'il m'en pourra coûter,
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir, pour elle, une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus,
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît;
Tout marche par cabale, et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse, aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais, est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde.
En beaux raisonnemens vous abondez toujours;
Mais, vous perdez le tems, et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire,
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois, je ne répondrois pas;
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non. De trop de souci je me sens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin,
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Eliante à descendre.

SCENE II.

CÉLIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine assurance,
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende [a],
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous, enfin, le bannir dès ce jour.

CÉLIMENE.

Mais, quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *sortant du coin où il étoit.*

Oui, monsieur a raison, madame. Il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.

Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine;
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! votre ame balance et paroît incertaine ?

CÉLIMENE.

Mon Dieu, que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison :
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte.
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeans,
Ne se doivent point dire en présence des gens ;
Qu'un cœur, de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière;
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande ;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.

Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais, plus d'amusement, et plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMENE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée[b].
Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon cœur;

Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi ?

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée [c] ;
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance [d].

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence [e].

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot, pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCENE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE *à Célimène.*

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ *à Célimène.* [1]

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais, ce sont ces messieurs qui causent ma venue.
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts[f],
Et, l'amitié passant sur de petits discors,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.

Cette lettre, par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité,
A connoître sa main, n'ait trop su vous instruire?
Mais ceci vaut assez la peine de le lire;

Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie, que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous ne venez bien vîte me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte[2]*, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...*

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit marquis, qui me tint hier longtems la main, je trouve qu'il n'y a rien de si

mince que toute sa personne ; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

(à Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au sonnet...

(à Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et

vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentimens contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit-là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCENE V.

CÉLIMENE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire?
Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre humain se promet tour-à-tour?
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître,
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

(*à Alceste.*)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCENE VI.

CÉLIMENE, ELIANTE, ARSINOÉ,
ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ *à Célimene.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne me saurois taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres.
(*montrant Alceste.*)
Mais, monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devroit-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé, croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée!
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance [1], il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise,
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grace, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

SCENE VII.

CÉLIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Célimène.*

Hé bien, je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire:
Et puis-je maintenant...

CÉLIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; et mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.

J'ai des autres ici méprisé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable ;
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir ,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je , traîtresse ?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et , quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr ,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(*à Eliante et à Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse ,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout ,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme;
Et que dans tous les cœurs, il est toujours de l'homme.

(*à Célimène.*)

Oui, je veux bien , perfide , oublier vos forfaits,
J'en saurai , dans mon ame , excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse ,
Où le vice du tems porte votre jeunesse ,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains ,

Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;
Et, dans votre désert, aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contens?

CÉLIMENE.

La solitude effraie une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point en des liens si doux [h]
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous [3],
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

SCÈNE DERNIÈRE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Éliante.*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême,
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même ;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers ;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître,
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas ?
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre votre pensée,
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie,

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens.
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

REMARQUES GRAMMATICALES SUR LE MISANTROPE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[a] » *Comme il se nomme*, la plupart auroient
» préféré *comment.*

[b] » *Un peu bien situé,* pour *un peu bien placé*,
» a paru impropre.

[c] » *A des régals peu chers*, mauvaise expression.

[d] » *Que l'on rende quelques dehors civils*, pour dire
» *rendre des politesses extérieures*, ne se dit pas.

SCENE II.

[e] » *Mal propre*, pour *peu propre*, ne se dit plus.

[f] » *Je lui mettois aux yeux*, pour dire, *je lui*
» *faisois sentir*, ne se dit pas.

[g] » *Dans la cour*, on diroit aujourd'hui *à la*
» *cour.*

ACTE II.

SCENE I.

[a] » *En faisant votre esclave*, pour dire *en se rendant* » *votre esclave*, ne se dit pas.

[b] » *D'un semblable souci*, on diroit aujourd'hui » *un.*

[c] » *Voyons d'arrêter*, on diroit aujourd'hui *à.*

SCENE III.

[d] » *Un seul moment de tous, de tous* a paru che- » ville.

SCENE V.

[e] » *On doit par-tout se prendre*, on diroit aujour- » d'hui *s'en prendre.*

[f] » *Il est véritable que*, on diroit aujourd'hui *il* » *est vrai que.*

[g] » *On a tort.... qu'on y blâme*, il paroît que *on* a » ici deux acceptions, ce qui est une irrégularité.

[h] » *La mal propre sur soi, de peu d'attraits chargée*, » ce vers n'a pas paru heureusement exprimé.

ACTE III.

SCENE I.

[a] » *Ce qu'on nie*, pour *ce qu'on refuse*, ne se dit » pas.

[b] » *Pour ajuster nos vœux*, mauvaise expres- » sion.

[c] » *Qui pourra. . . . l'autre*, plusieurs ont trouvé » ici un défaut de construction, d'autres n'y ont » vu qu'un gallicisme.

[d] » *Au vainqueur prétendu*, pour *au vainqueur* » *reconnu*, est impropre.

SCENE III.

[e] » . . . . . . *Couvrir d'un voile de prude.*

» *Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude*,

» ce tour de phrase a paru peu naturel.

[f] » *Son dépit. . . . . contre moi se détache*, a paru » impropre.

SCÈNE V.

[g] » *Ce que je pus pour vous pouvoir*, a paru négli- » gemment écrit.

[h] » *N'est pas d'un si grand cas*, pour *n'est pas si* » *considérable*, a paru impropre.

[i] » *Vous pouvez arrêter*, pour *vous pouvez rester*, » ne se diroit plus.

SCENE VII.

[k] » *Vous nous fassiez les mines*, mauvaise expres- » sion.

[l] » *Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme*, » l'ellipse a paru un peu forte.

[m] » *Une preuve fidelle de l'infidélité*, a paru un » peu jeu de mots.

ACTE IV.

SCENE I.

[a] » *Et le refus souffert*, etc. le sens de ces deux » vers a paru embarrassé.

SCENE III.

» *Vers moi, moins coupable*, on diroit aujour- » d'hui *envers moi*.

SCENE IV.

[e] » *Une heure ensuite*, pour *une heure après*, n'a » pas paru d'usage.

ACTE V.

SCENE II.

[a] » *Vous prétende*, pour dire *prétende à vous* » *épouser*, ne se diroit guère aujourd'hui.

SCENE III.

[b] » *Dont l'humeur y paroît concertée*, *y* a paru de » trop.

[c] » *Peut-être y pourriez-vous être mal adressée*, » pour *vous adresser mal*, ne sauroit se dire.

[d] » *Lâcher la balance*, a paru une mauvaise ex- » pression.

[e] » *Poursuivre à*, pour continuer *à*, ne se dit » pas.

SCENE IV.

[f] » *Leurs témoins*, *leurs* est équivoque.

SCENE VI.

[g] » *Créance* pour *croyance*, ne se dit plus.

SCENE VII.

h » *Puisque vous n'êtes point*, etc. la construc-
» tion a paru embarrassée et louche dans ces deux
» vers.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR LE MISANTROPE.

UN *chasseur*, dit le célèbre M. Piron, *qui se trouve en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertiles en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Molière, quand, après avoir fait le plan du Misantrope, il entra dans ce champ vaste où tous les ridicules du monde venoient se présenter en foule, et comme d'eux-mêmes, aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée du philosophe! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre?*

Cette admirable comédie n'a guère plus d'action et de mouvement que celles de *Térence*; mais, que de conversations! que de situations délicieuses! que de traits inimitables! que de tableaux offerts à nos regards! C'est la société presque entière du milieu de l'autre siècle, qui passe sous nos yeux. Combien de caractères différens, toujours soutenus jusqu'au dénouement le plus simple et le plus vrai!

La Coquette, la Prude, les Petits-Maîtres, Philinte, Oronte, servent tous, à l'envi, à faire sortir le caractère d'Alceste, *le plus achevé et le plus singulier* (dit le P. Rapin) (1) *qui ait jamais paru sur le théâtre.*

ACTE PREMIER.

SCENE I.

1 On supprimoit, du tems de Molière, quatre vers de cette scène, où notre auteur parle de son *École des Maris*. Ces quatre vers commencent par *Et crois voir en nous deux, etc.*

2 *Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve,*
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on y treuve.

La Fontaine a employé ces deux mêmes rimes dans sa fable du Gland et de la Citrouille, liv. 9.e, imprimée pour la première fois en 1678.

Dieu fait bien ce qu'il fait, Sans en chercher la preuve
. . . .
Dans les citrouilles je la treuve.

---

(1) Le même P. Rapin écrit à M. le comte de Bussy, en 1672: *On fait tous les objets plus grands qu'ils ne sont; on fait un Misantrope plus Misantrope qu'il n'est..... Le génie du peuple est grossier, il faut de grands traits pour le toucher.* On voit que, du tems de Molière, les hommes les plus habiles étoient bien loin de penser qu'il eût affoibli ce caractère.

C'est ainsi qu'il a mis dans sa fable des Poissons et du Cormoran, liv. 10.e, *émute* pour *émeute*.

L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas ; grande est l'émute,
On court, on s'assemble, on députe.

Ces petites licences étoient tolérées du tems de Molière et de la Fontaine, et l'on pourroit dire, à cet égard, avec M. de Voltaire,

Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence.

Nos anciens poëtes écrivoient *treuve*, comme l'a fait ici Molière. V. Ronsard, liv. 1. Od. 5.

Comme on voit l'orgueil d'un torrent
Bouillonnant d'une trace neuve,
. . . .
Ravager tout cela qu'il treuve.

V. aussi Malherbe, *aux Ombres de Damon.*

Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve.

[3] Les commentateurs de Boileau prétendent que cette Célimene étoit une femme très-connue à la cour, et la même que ce satirique peignit 28 ans après par ces vers :

Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la *Cornu* rendez-vous aux galans, etc.

On doit voir, dans la différence des deux portraits, que Molière ne prêta jamais son art à la licence de la satire, et qu'il évita scrupuleusement

de peindre ce qui devoit rendre plus odieux que ridicule.

Nous ne pouvons trop appuyer sur cette observation, que nous trouvons chez nos meilleurs écrivains. Voyez la lettre sur la Musique, par M. l'abbé Arnaud. On a déjà oublié (dit ce juge éclairé de tous nos Arts) que la tragédie a son plaisir qui lui est propre, et que le ridicule est le fondement et l'ame de la comédie. *Ridiculum comœdiæ fundamentūm et anima.* Démetr. Phaler.

SCENE II.

[4] *La peste de ta chûte, empoisonneur au diable !*
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

La critique ne voit ici qu'un jeu de mots, mais un examen plus approfondi y voit une réponse brusque et grossière, très-digne du caractère d'Alceste. Les gens de son humeur se permettent, dans leur accès, ce qu'ils condamneroient dans les autres.

Il faut convenir que dans cette scène, les complimens du sage Philinte et son ton d'admiration à chaque vers du sonnet d'*Oronte*, indisposent contre lui ; mais n'oublions pas qu'il pouvoit se tromper comme le public sur le mérite du Sonnet. Le sieur de Visé, dans sa lettre sur le Misantrope, dit que le Sonnet étoit *selon la manière d'écrire du tems.*

Alceste, devenu Molière en cet instant, a plus de goût que son vertueux ami ; mais cet ami, qui

ne voit dans les défauts humains que *des moyens d'exercer notre philosophie*, et qui en fait le *plus bel emploi que trouve la vertu*, sera toujours le guide le plus sûr et le plus sensé qu'on puisse se proposer. C'est le véritable honnête homme de la pièce ; il réduit souvent Alceste à ne pouvoir lui répondre que par des brusqueries. Philinte se trompe ici sur des vers. Et ! qu'importe ? il ne se tromperoit pas sur le mérite ou le démérite d'une action.

Molière, dit M. Marmontel dans sa Poëtique Françoise, met en opposition les mœurs corrompues de la société, et la probité farouche *du Misantrope* ; entre ces deux excès paroît la modération d'un honnête homme. Quel fonds de philosophie ne faut-il pas pour saisir ainsi le point fixe de la vérité ! C'est à cette précision qu'on reconnoît Molière, etc.

Observons que ce premier acte n'a que trois scènes, et qu'il est un chef-d'œuvre d'exposition. *Le Misantrope* de Molière et *le Bajazet* de Racine, ont seuls, dans les deux genres, le mérite supérieur d'exposer en agissant. Molière, dit-on, sans être aussi *Misantrope* qu'Alceste, s'étoit copié dans la manière embarrassée et froide, dont celui-ci reçoit les protestations d'amitié d'Oronte. Ennemi de toutes les faussetés, il ne pouvoit se faire à *ces serremens de mains et à ces embrassades*, encore de mode chez les François d'aujourd'hui.

Il faut en convenir, de toutes les réponses que fait Philinte à Alceste, celle qui regarde *la fureur*

de ces embrassemens, dont *le Misantrope* le gronde, est la plus foible. Il y a quelque apparence qu'Alceste exagère en ce moment, les politesses et les honnêtetés que vient d'arracher à Philinte l'homme dont il a presque oublié le nom ; M. Dalembert a remarqué, avec autant de justesse que de goût, que la foiblesse de la réponse du sage donnoit, mal-à-propos, trop d'avantage *au Misantrope*.

L'illustre Fénélon avoit dit, avant M. R. de G., que Molière avoit donné *un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu*. Eh ! comment ce grand homme, rempli d'une vertu si douce, en trouva-t-il une véritable dans le caractère d'Alceste ? Son état l'empêcha d'en voir l'effet au théâtre ; ce même état l'indisposoit contre Molière ; telle est la source de son erreur. Ecoutons le grand Rousseau dans sa lettre à M. Riccoboni. *Un homme vertueux*, dit-il, *qui verra sur le théâtre à quel point le Misantrope se rend insociable pour vouloir accommoder les mœurs de son siècle aux siennes.... pourra se corriger du travers d'esprit qui porte aux mêmes excès.*

ACTE II.

SCENE I.

[1] *Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt.* Dans un tems où l'on portoit en poche un peigne, dont on se servoit jusques dans l'anti-chambre du roi, il n'est pas étonnant que quelqu'un se soit avisé de laisser croître l'ongle du doigt auriculaire, pour un besoin qui ne peut plus se désigner. (1) On ne voit que cette explication à donner à cet usage singulier, car les grands (de ce tems-là, du moins) n'étoient pas assez instruits pour avoir imité, à cet égard, les grands de l'Inde, qui laissent croître leurs ongles fort longs, comme une preuve qu'ils n'ont pas besoin du travail de leurs mains pour vivre.

Nos acteurs changent ce vers, et disent :

Est-ce par le brillant qu'il porte au petit doigt.

---

(1) C'est une chose assez singulière, que sous, le règne le plus galant et le plus poli, les François aient laissé croître un de leurs ongles aussi long que ceux de la *Fée Dentue de Fleurs d'Epine*. Scarron, dans sa nouvelle tragi-comique, *Plus d'effet que de paroles*, avoit déjà remarqué ce ridicule dans le portrait qu'il fait du *prince de Tarente*. Voici ce qu'il dit : *il s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvoit le plus galant du monde.*

Les six vers qui suivent tombent sur des ridicules emportés par le torrent des modes. Une *perruque blonde*, de *grands canons*, un *amas de rubans*, ne peignent plus rien à nos yeux. Nos acteurs les changent aujourd'hui en passant quatre vers, et en substituant le mot de *frisure* à celui de *perruque*.

SCENE V.

[2] *Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame*
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

Est-il bien sûr qu'il y ait ici *une double acception* de la particule *on*, comme le disent les Remarques Grammaticales ? Et Molière n'a-t-il pas voulu dire que les gens qui nourrissent dans l'ame de Célimène ce grand attachement à ces défauts, sont les mêmes qui les y blâment ailleurs ? Dansce cas, où seroit l'irrégularité ?

[3] *La pâle est au jasmin en blancheur comparable*, etc.

On a cru long-tems que ces vers récités par Eliante étoient une imitation de ceux d'Ovide, dans le second livre de l'Art d'aimer.

Si pœta est, Veneris similis; si flava, Minervæ, etc.

Mais ils doivent nous être encore plus précieux, puisque Molière les tira de la traduction libre qu'il avoit faite de *Lucrece*, et que c'est le seul morceau qui nous reste de ce premier ouvrage. Cet endroit du poëte philosophe se trouve à la fin du quatrième liv., et commence par ces mots, *Nigra Melichrus*

est (1), etc. Notre auteur ne pouvoit traduire plus littéralement cet hémistiche de Lucrece, *Muta pudens est*, que par ce vers :

Et la muette garde une honnête pudeur.

4 *Il porte une jaquette à grand'basques plissées.*

Grand'basques pour grandes basques, comme on dit grand'mère et mère-grand. Cette liberté que prend ici Molière seroit, mal-à-propos, suivie de nos jours. Au reste, c'est ici la peinture de l'uniforme d'usage alors pour les exempts des maréchaux; mais, aujourd'hui, ce détail devient superflu, puisqu'un seul bâton à pomme d'ivoire distingue, des autres acteurs, celui qui est chargé de ce rôle.

ACTE III.

SCENE I.

FIGURE de savant, sur les bancs du théâtre.

L'heureuse suppression des bancs du théâtre n'empêchera point qu'on n'entende ce vers. Il est vrai que cette suppression, due à la libéralité citoyenne de M. le comte de Lauragais, ne laisse,

---

(1) Lucrece avait emprunté ce mot de la langue grecque : μελιχρός signifie une espèce de perle de couleur de miel.

aujourd'hui, que difficilement remarquer ces originaux, qui aiment à s'offrir au public comme les oracles du goût.

L'édition de 1682 nous apprend qu'on supprimoit ici quatre vers, commençant par, *A faire aux nouveautés*, etc. On ne voit point de raison de ce retranchement, que celle d'abréger une tirade de vingt-quatre vers. Nos acteurs ne s'y conforment point, et ils disent seulement *aux balcons du théâtre*, au lieu de *sur les bancs du théâtre*.

SCENE III.

[2] L'auteur anonyme *de la Connoissance des beautés et des défauts de la Poésie*, etc., a fait une remarque bien peu réfléchie sur un vers de cette scène; voici comment il le cite, page 130.

Et ses soins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les soins peuvent tendre à quelque chose, dit-il, *mais non pour quelque chose*. Cette observation n'auroit pas eu lieu, si l'on avoit voulu prendre garde que la faute n'est pas de Molière, qui a écrit:

. . . . Et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.

Pourquoi de deux moitiés de vers n'en faire qu'un? Pourquoi *tendent* au lieu de *tentent*? Pourquoi *tous*, au lieu de *tout*? Est-ce là ce qu'on appèle instruire les étrangers? Cette singulière inexactitude peut, avce raison, inspirer quelque

défiance pour les décisions d'un ouvrage dont l'auteur n'a point osé se faire connaître. (1)

SCENE V.

[3] Il faut observer que Damon et Céliante, dans *le Philosophe marié*, ont une scène de vérités dures et réciproques, qu'ils terminent comme celle-ci, par une fausse protestation d'amitié exprimée de part et d'autre dans les mêmes termes. Un homme fait pour courir la carrière de Molière, a bien de la peine à ne pas lui devoir quelque chose.

Molière, dans cette scène, ne donne au mot *attribuer* que trois syllabes ; il en a quatre. Cette faute a échappé aux Remarques. *Page* 480. *Vers* 5.

SCENE VII.

[4] S'il y a quelque trait qui ait pu porter si haut l'estime du citoyen de Genève pour Alceste, c'est la modestie de sa réponse à Arsinoé, lorsqu'il lui dit :

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi, etc.
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ? etc.

---

(1) C'est ainsi que l'auteur caché de l'éloge injurieux de M. de Crébillon, changea les deux premiers vers d'Atrée, pour y trouver du ridicule : et les imprima ainsi.

Avec l'éclat du jour je vois enfin paroître
L'espoir et la douceur, etc.

L'illustre Crébillon avoit écrit, *Je vois enfin renaître*, ce qui n'aurait pas donné lieu à la plaisanterie de l'Observateur, sur un *espoir qu'on voit paroître*.

Mais on doit être bien sûr, à la façon contrainte dont Alceste aborde cette prude, qu'il ne sera de son avis sur rien, et qu'il va la contredire, dût-elle lui dire du bien de lui-même. Tout bon esprit voit, dans sa réponse, plus d'humeur que de véritable sagesse.

5 M. l'Abbé Dubos admire, dans cette même scène, la saillie *du Misantrope*, qui, rendant un compte sérieux des raisons qui l'empêchent de s'établir à la cour, ajoute, après une déduction des contraintes réelles et gênantes qu'on s'épargne en n'y vivant point :

On n'a point à louer les vers de messieurs tels.

Cette pensée devient sublime, dit-il, par le caractère connu du personnage qui parle, et par la procédure qu'il vient d'essuyer, pour avoir dit que des vers mauvais ne valoient rien. (1)

Remarquons qu'il est assez contradictoire avec l'idée qu'on veut nous donner d'un *véritable homme de bien*, qu'il se soit mis dans le cas de se couper la gorge, avec un homme, à propos de quelques vers.

---

(1) Réflexions critiques sur la poésie et la peinture, Tome premier, page 84.

ACTE IV.

SCENE I.

[1] *Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier*, etc.

Molière, dans ce qu'il fait dire ici à Eliante, peut avoir fourni lui-même des armes à ceux qui lui reprochent d'avoir voulu ridiculiser la vertu. Mais il falloit observer qu'Eliante a du foible pour Alceste, et qu'elle l'avoue dans la même scène; l'amour, comme on le sait, laisse voir peu de défauts.

SCENE III.

[2] Il y a, dans cette scène admirable, un *à parte* de dix vers; mais, malgré sa longueur, il est plus supportable, et même plus dans la nature que ceux de nos pièces modernes, quelque courts qu'ils soient. Dans l'explication violente qu'ont ensemble le Misantrope et Célimène, cette dernière essaie d'en imposer à son amant, en convenant de tout avec lui, et en lui donnant son congé. Elle s'avance donc sur le théâtre, en attendant l'effet que doit produire l'art qu'elle vient d'employer; et Alceste, épouvanté de l'ordre qu'on vient de lui donner de

se retirer, débite les dix vers en question, que Célimène peut ne point vouloir entendre, parce qu'il faut qu'elle laisse à l'agitation où il est, le tems de se calmer, pour revenir, comme il fait, à des sentimens plus doux. Il est difficile de surprendre Molière dans une faute qui blesse la raison et les règles de son art.

M. le Sage, dans *son Turcaret*, fait employer à sa coquette le même art et la même impudence de Célimène, dans sa manière de se justifier. Ce qui différencie cette scène moderne de son original, c'est le ridicule excessif du personnage de *Turcaret*.

ACTE V.

SCENE IV.

[1] Il n'y avoit que Molière qui pût risquer, avec succès, le retour d'Arsinoé chez Célimène, après la scène d'aigreur qu'elles avoient eue; c'est la charité qui ramène cette prude : elle ne reparoît, dit-elle, que pour voir son amie se justifier du crime dont Acaste et Clitandre, qu'elle vient de rencontrer, prétendent la convaincre. De pareils moyens, lorsqu'ils sont trouvés, paroissent naturels et faciles; ils sont l'effort secret de l'art et du génie.

[2] *Notre grand flandrin de Vicomte... depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un*

puits pour faire des ronds. Ce trait comique que Molière devoit, à coup sûr, à son coup-d'œil contemplateur, avoit déplu à madame, à laquelle il avoit été lire son ouvrage. Elle regardoit cet endroit comme un tache, et en demanda le sacrifice ; Molière osa le refuser : il étoit attaché à la cour, mais il n'en fut jamais l'esclave.

SCENE VII.

[3] *Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous.*

Dufresny auroit-il voulu parodier ce vers médiocre, dans sa comédie, quelquefois plaisante, mais peu naturelle, *du Dédit*, scène 8.e ?

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi tout en vous par un rapport charmant,
Tout en vous tout en moi demande mariage.

~~~~~~~~~~~~~~~

Il semble, au premier coup-d'œil, et c'est une observation qui nous a été communiquée par un homme de l'art, que le 3.e acte *du Misantrope* est, comme on dit en termes du métier, *un enfant perdu*, et qu'il pourroit être séparé de la pièce, sans que la marche de l'action en fût retardée : ce qui seroit un défaut considérable.

Cette opinion est fondée, principalement, sur ce qu'Alceste sort au second acte pour se rendre à l'assignation qu'il a reçue de la part de messieurs les maréchaux, et que le 4.e acte commence par
~~~~~~~~~~~~~~~

le récit du raccommodement qui a été ordonné à ce tribunal ; mais, si l'on fait attention que c'est dans ce 3.e acte que la prude Arsinoé cherche à détacher le Misantrope de Célimène, et que, sur le refus qu'il fait de la croire sur sa parole, elle doit lui donner, dans l'entre-acte, des preuves convaincantes de l'infidélité de sa maîtresse, ce qui produit les scènes principales et brillante du 4.e acte, on conviendra que ce 3.e acte ne seroit pas si facile à supprimer qu'on le croit.

C'est d'ailleurs dans ce 3.e acte que la vraie fatuité françoise et la pruderie, sont peintes avec des couleurs si fortes et si vraies, que ce seul mérite rend cet acte aussi précieux au théâtre que les autres.

Le sieur Riccoboni, dans son Traité de la Réformation du Théâtre, fait grace *au Misantrope*, et voici ses raisons.

La coquetterie de Célimène est punie par la honte, et par l'abandon de ses amans : le Misantrope, de son côté, a sa bonne part de la punition que méritoit son imprudence de s'être attaché à Célimène par prédilection, lui qui haïssoit tout le genre humain ; voilà, à ce que je crois, la correction et l'instruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique.... et je crois que la comédie du Misantrope mérite d'être conservée, et qu'elle est très-digne d'être admise au théâtre.

Le projet de jouer la vertu n'avoit donc point frappé cet acteur étranger, si versé dans son art,

et si rigoureux du côté des mœurs. Pourquoi donc avoir été rechercher, dans les écrits du célèbre archevêque de Cambray, la seule erreur de goût qui s'y trouve, peut-être, et que son état fait excuser chez lui ?

En 1745, *Louise Bergalli*, vénitienne, et de l'académie des Arcades, fit une comédie intitulée *la Misantrope*, imitée, dit-elle, de Molière; il faut redouter de se prévenir, mais une imitation d'un des chefs-d'œuvre de notre auteur, est une tâche bien forte pour une femme. La misantropie, d'ailleurs, est moins le ridicule de son sexe que du nôtre.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

(*Avertissement sur le Misantrope*) . . . . *Molière n'a donc point conçu l'idée monstrueuse de jouer la vertu sous le masque d'Alceste*, *etc.* Je ne puis que m'applaudir d'avoir défendu Molière du crime qu'on lui faisoit d'avoir joué la vertu, depuis que M. de Rulhière m'a fait observer que Sénèque aurait pensé d'Alceste comme moi, puisque c'est dans son Traité de la Colère, que Molière a puisé les principaux traits qu'il lance contre la misantropie. Il suffira de rapporter quelques passages du livre II, pour ne pas laisser douter que notre poëte comique n'ait eu ce traité dans la mémoire ou sous ses yeux, lorsqu'il composa son *Misantrope*. La joie et la

bonne humeur, dit-il, sont le propre de la vertu; et le courroux ne blesse pas moins sa dignité que les larmes. *Gaudere lætarique proprium et naturale virtutis est. Irasci non est ex dignitate ejus non magis quàm mœreri.* Il ne voit rien de plus indigne pour un sage, que de faire dépendre ses affections de la méchanceté d'autrui. *Et quid indignius, quàm sapientis affectum ex alienâ pendere nequitiâ.* Quoi, dit-il, ce Socrate ne pourra rapporter à la maison la même tranquillité de visage qu'il avoit, lorsqu'il en est sorti! *Desinet ille Socrates posse eundem vultum domum refferre quem domo extulerat!* Il ne discontinuera pas d'être en courroux s'il s'y abandonne une fois : tout est plein de vice et de crimes, et il en verra beaucoup plus qu'il n'en pourroit corriger. *Numquam desinet irasci sapiens si simul occœperit; omnia sceleribus ac vitiis plena sunt, plus committitur quàm quod possit coercitione sanari.* Ira-t-il s'étonner et se courroucer de ce que des haies d'épines ne portent point de fruits utiles? *Quid si mœretur spineta sentesque non utili aliquâ fruge compleri?* Je rencontrerai, dit le philosophe, des ivrognes, des débauchés, des ingrats, des avares, des ambitieux : eh bien! je les regarderai du même œil qu'un médecin voit des malades. *Multi mihi occurrent vino dediti, multi libidinosi, multi ingrati, multi avari, multi furiis ambitionis agitati : omnia ista tam propitius aspiciet quàm ægros suos Medicus.* Non, le vice ne s'allie point aux vertus, et un homme courroucé ne peut pas plus être un honnête homme, qu'un malade ne peut être sain. *Cum virtutibus vitia non coeunt, nec magis quisquam*

eodem tempore et iratus potest esse vir bonus, quàm æger et sanus.

Voilà bien certainement le fond de tout ce que dit Philinthe à Alceste; et l'on voit que Molière, dans le dessein de corriger la société, avoit puisé ses lumières chez les hommes les plus sages de l'antiquité. C'est un avis utile à donner à ceux qui courent la carrière du théâtre. *Stipare Platona Menandro.* Hor.

Acte I. Scène I.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

J'ai cité la fable du Gland et de la Citrouille, de La Fontaine, et j'aurois pu citer encore celle de l'Ivrogne et de sa femme.

. . . . A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps.

Nous avons vu long-tems ces deux vers du Misantrope changés au théâtre de la manière suivante.

Non, l'amour que je sens, plus fort que toute épreuve,
Ne ferme point mes yeux au défaut de ma veuve.

On doit préférer la manière dont ils sont changés aujourd'hui. La voici.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
De ses défauts en moi n'affoiblit point la preuve.

Un homme de lettres de la ville de Troyes,

qui joint beaucoup de sagacité et d'esprit à de grandes connoisances, m'a adressé dans le Journal Encyclopédique du premier mai 1776, une lettre à l'occasion de la Célimène du Misantrope, qu'il prétend être la célèbre M.me de Longueville, ce qui est très-différent de l'opinion des commentateurs de Boileau, dont j'ai parlé dans ma note à ce sujet. Ce littérateur ingénieux a trouvé dans différens mémoires de la minorité de Louis XIV, que plusieurs lettres de cette duchesse avoient causé un scandale public, et il croit que Molière a affecté ce point de fait pour le dénouement de son Misantrope. Voici les raisons qu'il a de le croire. Les *visionnaires* de M. Nicole, où les auteurs de pièces de théâtre et les comédiens étoient traités d'*empoisonneurs publics*, sont de 1665, et le Misantrope de l'année suivante. M.me de Longueville qui, depuis 1652, avoit donné à Dieu et à Port-Royal les restes d'une vie passée dans les plaisirs, étoit la grande protectrice des solitaires de Port-Royal, et c'étoit pour Molière une occasion de se venger de ces solitaires que de jouer publiquement leur principal appui. Le littérateur est si persuadé de la réalité de sa découverte, qu'il attribue la froideur avec laquelle on reçut le Misantrope, à la connoissance qu'avoit le public de l'original de la Célimène. Il prétend que le respect de ce public pour la duchesse, dont la conversion éclatante avoit effacé l'irrégularité de sa vie passée lui fit appercevoir dans la vengeance de Molière un fond de méchanceté qui contribua au peu de succès de l'ouvrage dans les premières représentations.

Tout cela est bien conjectural ; ç'auroit été se venger bien indirectement des solitaires, ennemis du théâtre, que d'attaquer une femme de leur parti. L'anecdote des lettres n'étoit pas plus l'histoire de cette femme galante et coquette que celle du plus grand nombre de cette espèce. Molière n'avoit pas eu besoin, pour démasquer une coquette, d'un événement particulier : son dénouement est pris dans la nature générale, et non pas dans l'histoire d'un individu. Si Molière, comme le suppose la lettre qui m'a été adressée, avoit été blessé des visionnaires de M. Nicole, et qu'il eût voulu se venger et de cet écrivain et des solitaires de Port-Royal, il travailloit alors au Tartuffe, qui parut un an après, et qui auroit été un cadre bien plus favorable à sa vengeance ; et l'on sait, au contraire, que le parti le plus opposé aux solitaires eut le plus à s'en plaindre : il n'en faut pas d'autres preuves que la déclamation que le P. Bourdaloue fit en chair contre ce dernier ouvrage. La raison que le littérarateur assigne au froid accueil que reçut le Misantrope, donne l'idée d'un public bien différent de celui qui juge aujourd'hui nos ouvrages dramatiques. La découverte d'une malignité de la part de l'auteur seroit plutôt le garant de son succès que la cause de sa chûte, et certainement il faut chercher ailleurs le motif d'une erreur qui fit bientôt rougir le public.

Acte II. Scène I. *Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt* ? M. le marquis de Thyard, à l'amitié de qui je dois quelques-unes de mes nouvelles remarques, se souvient d'avoir oui-dire à

M.me sa mère, née en 1688, à l'occasion de ce vers, qu'elle avoit vu dans sa jeunesse des vieillards avec cet ongle long, qu'ils s'en servoient à table pour prendre du sel, et que ces vieillards étoient des bourgeois de province, attachés aux anciens usages, mais que les gens de qualité, leurs contemporains, avoient déjà aboli celui-là.

Acte III. Scène V. *Et pour ne l'attribuer qu'aux mouvemens secrets, etc.* Je n'ai point fait de note sur ce vers, qui en mériteroit une. Il falloit remarquer qu'il contient deux fautes, l'une de grammaire, en ne donnant que trois syllabes au mot *attribuer*, qui en a quatre, et l'autre de sens, en y admettant la particule *ne*, qui ne peut pas être de Molière, puisque, si l'on veut y faire attention, on verra que cette particule négative détruit le sens de ce qu'Arsinoé veut dire. En la supprimant, la faute du mot attribuer n'existe plus, et la clarté de la phrase renaît.

Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zèle, etc.

Il n'y a plus alors dans ce vers qu'une ellipse; peut-être un peu trop forte, ou le retranchement de ces mots *à autre chose* qu'aux mouvemens secrets; au lieu qu'avec le *ne*, la phrase est inintelligible, ce qui doit faire rejeter cette faute sur le compte des éditeurs. (*Cette remarque est due à M. d'Alembert.*)

Acte IV. Scène V. Observation sur un *à parte.*

On pouvoit rapporter ici une anecdote qui fournit une réflexion utile sur les *à parte*, et dont Molière fut un des acteurs. Racine, La Fontaine et notre auteur étant un jour rassemblés, la conversation tomba sur les *à parte*; La Fontaine en soutenoit l'usage absurde et contraire à toute vraisemblance, Racine les défendoit, et la dispute devint vive. Molière profita d'un moment d'agitation où il vit le Fabuliste, et dit assez haut, et à plusieurs reprises : *La Fontaine est un coquin*, sans que celui-ci l'entendit; La Fontaine, ayant su l'*à parte* de Molière, se confessa vaincu.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

